

X 45.11745. 2

JEANNE SHORE

ou

LE TRIOMPHE DE LA FIDÉLITÉ A LA
PATRIE, ET A LA ROIAUTÉ,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

DE Mr. ROW, *Rowe (R)*

Traduite en vers françois, par
L. D. C. V. G. D. N.



A LONDRES,

De l'Imprimerie de PH. LE BOUSSONNIER & Co.

No. 122 Wardour Street, Oxford Street.

Se trouve chez l'Auteur No. 41 Poland Street, Oxford Road,
& se vend chez A. DULAU & Co. No. 107 Wardour Street,
SOHO.

1797.



ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

▲

Son Altesse Roiale La Princesse

SOPHIE DE GLOUCESTER

MADAME,

LA Tragédie de Jeanne Shore, sur-tout dans ces tems malheureux, m'a paru un sujet si intéressant, & si digne d'un vrai François, que j'ai cru devoir lui donner la préférence sur tout autre. Les sentimens élevés & sublimes de Jeanne Shore, & du Lord Hastings, leur dévouement à une cause aussi belle, qui les rend tous les deux victimes de leur fidélité pour leur Roi, & de leur amour pour leur patrie, m'ont déterminé à en entreprendre la traduction en vers françois. Mais je crains bien que mes foibles talens ne répon-

ÉPITRE DEDICATOIRE.

dent point à la grandeur du sujet, & de n'avoir à présenter à V. A. R. qu'un ouvrage fort au dessous d'une si grande Protectrice. Je sens qu'il ne pourra avoir de mérite, auprès d'elle, qu'autant qu'elle voudra l'accueillir avec indulgence, & je serai bien récompensé de mon travail, s'il peut intéresser votre Altesse Roiale, & quelquefois occuper ses loisirs.

Daignez donc, Madame, agréer cet ouvrage, il ne manquera pas d'être bien reçu quand on le verra paroître sous vos auspices, & votre nom seul deviendra pour l'auteur un véritable bienfait.

Je suis avec un très profond respect
de votre Altesse Roiale,

MADAME,

Le très humble & très
obéissant serviteur

L. D. C. V. G. D. N.

NOTICES HISTORIQUES

Sur la Tragédie de Jeanne Shore.

C'est à vous, Mrs. les François, que j'adresse ces notes historiques. Mrs. les Anglois, sont trop au fait de leur histoire pour en avoir besoin.

LA Tragédie de Jeanne Shore est une des pieces du Théâtre Anglois des plus interessantes ; elle est de Mr. Rowe auteur tragique, un des plus fameux Poëtes de l'Angleterre. Elle est tirée d'une anecdote du regne d'Edouard IV. au 15e. Siecle, & des evenemens dont sa mort fut suivie. Jeanne Shore, & le Lord Hastings, sont les deux personnages les plus remarquables de cette piece. Tous les deux font le sacrifice de leur vie à leur fidelité au Roi, & à leur amour pour la patrie. Voici en peu de mots ce que l'histoire nous apprend au sujet de ces deux illustres Victimes.

Jeanne Shore naquit à Londres d'une famille fort ordinaire. L'Histoire n'en fait point mention. Elle épousa un orfèvre Hollandois nommé Shore qui vint s'établir à Londres rue des Lombards, dans la Cité. Sa femme étoit de la plus grande beauté. Elle passoit pour la plus belle femme de l'Angleterre, son esprit égaloit sa beauté, & elle joignoit à ces deux belles qualités la bonté, la bienfaisance, la plus grande douceur, en un mot tout ce qui peut contribuer à rendre une femme aimable. Quoique naturellement vertueuse, sa vertu ne put résister aux attaques d'Edouard qui en ayant entendu parler,

voulut la voir, la vit, & en devint éperduement amoureux, il lui adressa ses vœux, vint à bout de la séduire, l'enleva, & en fit sa Maîtresse. Si quelque chose pouvoit excuser une pareille faute dans une femme, on pourroit dire qu'il eut fallu une vertu bien forte pour résister à une épreuve telle que celle où elle se trouva exposée. Edouard étoit Roi, le plus bel homme de son tems. L'historien fait son portrait en deux mots. Il dit de lui. Ses bonnes qualités étoient la plus grande beauté, & le plus grand courage, ses mauvaises, tous les vices. Jeanne Shore vécut quelques années avec lui, mais ce Roi ayant été enlevé par une mort prématurée, Jeanne Shore se trouva abandonnée ; elle auroit pu vivre encore heureuse des bienfaits que lui avoit laissé son Royal amant. Mais, comme il est rare qu'une personne du commun parvienne à une grande fortune, sans se faire beaucoup d'envieux, Jeanne Shore en trouva un grand nombre. Et plusieurs membres du Conseil établis pour gouverner l'Etat, conjointement avec le Duc de Gloster frère du feu Roi, qui en avoit été nommé protecteur, vouloient lui faire subir la peine décernée par la Loi contre les Adultères, Loi qui étoit encore en vigueur dans ces tems d'hipocrisie dans lesquels un grand nombre affectoit une régularité de mœurs qu'ils n'avoient pas : mais le Duc de Gloster, à la sollicitation du Lord Hastings, un des grands Seigneurs de ce tems-là, qui en étoit devenu amoureux, la prit sous sa protection, & étoit au moment de lui faire rendre ses terres, & ses biens qui avoient déjà été confisqués, lorsque cette malheureuse femme tomba dans le comble du malheur par un événement des plus sinistres, & trahie par Alicie sa meilleure amie. Cette femme, un des personnages aussi qui joue un grand rôle dans cette pièce, étoit une des plus belles

personnes de son tems, mais peu delicate sur l'article de l'honneur, elle avoit été maîtresse reconnue du Lord Hastings, & avoit vécu fort longtems avec lui. Elle vivoit aussi dans une liaison très étroite avec Jeanne Shore; mais s'apercevant que le Lord Hastings commençoit à se détacher d'elle, pour s'attacher à Jeanne Shore, elle en conçut une telle jalousie, que de son amie intime, elle devint sa plus cruelle ennemie, & resolut de la perdre auprès du Protecteur. Pour y reussir elle se servit d'un stratagème qu'on verra dans la piece. Le Protecteur instruit par elle que le Lord Hastings commençoit à être épris des charmes de sa rivale, resolut de se servir d'elle pour gagner ce Seigneur à son parti, & le détacher de celui d'Edouard auquel il avoit toujours demeuré fidele. Dans cette vûe il fait venir Jeanne Shore, l'informe qu'Hastings l'étoit venu solliciter pour elle, & qu'il lui avoit promis de la prendre sous sa protection, il veut l'engager ensuite à se joindre à lui pour mettre le Lord Hastings dans ses intérêts; mais Jeanne Shore, fidele & constante au parti d'Edouard, ne se laisse point seduire par ses promesses, ni intimider par ses menaces, lui repond avec la plus grande fermeté, & le courage le plus héroïque. Le Duc outré de colere, la fait chasser de sa présence, la condamne à parcourir les rues de Londres en chemise, pieds nus, les cheveux épars, une torche à la main, fait defense sous peine de la vie de lui porter ni secours ni nourriture. Le Poëte la fait languir pendant trois jours, & périr de misere sur le seuil d'une porte. Cependant quelques historiens prétendent qu'elle fut simplement condamnée à parcourir quelques rues de Londres, & ensuite à faire amende honorable dans l'église de St. Paul, & qu'elle vécut près de

quarante ans depuis dans la plus affreuse misère. Le Protecteur pour avoir droit de la punir, se servit du prétexte de son adultère, & l'accusa de fortileges auxquels on avoit la foiblesse de croire dans ce tems-là.

Le Lord Hastings étoit un des plus grands Seigneurs de la Cour d'Edouard, il étoit doué des plus grandes qualités, il étoit brave, courageux, bienfaisant, d'une probité à toute épreuve, fort attaché à la personne du Roi, & dévoué au bonheur de sa patrie; il passoit aussi pour un des Courtisans des plus galants de la Cour. Après avoir pendant assez longtems joui des faveurs d'Alicie, il voulut s'adresser à Jeanne Shore, il lui fit même une déclaration très pressante qui fut fort mal reçue, comme on le verra. Cette femme depuis la mort d'Edouard vivoit dans la plus grande retraite, & tenoit une conduite très régulière. Le Protecteur sentant combien il lui étoit important d'attirer à son parti un homme comme le Lord Hastings qui par sa naissance, sa fortune, son crédit avoit sur tous les esprits la plus grande influence, mit tout en œuvre pour réussir dans son projet, mais, après s'être convaincu dans une conversation qu'il eut avec lui, qu'il tenteroit en vain de séduire cet homme inébranlable dans son devoir, l'amitié qu'il avoit eue jusqu'alors pour lui se convertit en haine, il jura de courir à la vengeance, il l'accusa en plein Conseil du crime de Haute Trahison, d'être entré dans un complot contre ses jours avec la Reine, & Jeanne Shore, en se mêlant avec elles de fortileges, il le fit arrêter sur le champ, & lui fit trancher la tête.

Quand au Duc de Gloster Frère du Roi Edouard, c'étoit un monstre au physique & au moral. Aussitôt après la mort

de son frère, il se fait nommer Protecteur du Roïaume, & forme le projet de s'emparer de la Couronne, Pour remplir ses vûes, il fait périr sur les échaffauts un grand nombre des serviteurs du Feu Roi, fait enfermer ses deux enfans dans la Tour. L'ainé étoit alors agé de 13 ans & déjà reconnu Roi sous le nom d'Edouard V. & avoit pour frère le Duc d'York, il les fait étouffer entre deux matelats. Enfin à force de cruautés, d'intrigues, de menées, il parvient à se faire proclamer Roi, & occupe le trône d'Angleterre sous le nom de Richard II. Son regne ne fut pas long, il avoit à peine regné deux ans que Richemont Comte de Bretagne part de France pour se rendre en Angleterre, il y met pied à terre avec un secours considérable d'hommes, & d'argent qui lui avoient été fournis par Charles 8 roi de France. A peine débarqué, il va à larecontre de Richard, qui jaloux de son côté de terminer promptement leur querelle, ne tarde pas à venir au devant de lui ; tous les deux rangent leur armée en bataille, & après un combat sanglant, la victoire se déclare pour le Comte de Richemont, quoiqu'il eut un nombre de troupes infiniment inférieur à celui de Richard, qui furieux de voir ses troupes fuir de tous côtés, & son ennemi victorieux, fait tous ses efforts pour le joindre corps à corps, dans l'intention de terrainer leur différent par un combat singulier, mais il est arrêté par la foule, & tombe percé de coups sur un monceau de morts. Ainsi finit Richard, & comme le remarque l'Historien, d'une mort plus glorieuse que ne le méritoit un monstre tel que lui. La couronne Roiale qu'il avoit sur la tête pendant le combat fut trouvée sur le champ de bataille, & à l'instant posée sur celle du Comte de Richemont qui d'une voix unanime fut proclamé Roi par toute l'armée, & monta sur le trône sous le nom de Henri VII.

ERRATA.

NOTICES HISTORIQUES.

Pages.

vi ligne 23. au lieu de favreur, *lisez*, fureur.

DANS LA TRAGÉDIE.

Pages.

4 vers 7^{me}. au lieu de hautian, *lisez*, hautain.

idem vers 16^{me}. au lieu de sa beauté ses graces, *lisez*,
ses graces sa beauté.

14 au lieu de dans ses liens, *lisez*, dans leurs liens.

idem au lieu de en ce moment ses pleurs, *lisez*, ses
pleurs en ce moment.

20 vers 11^{me}. au lieu de le, *lisez*, les.

51 vers 5^{me}. au lieu de liens, *lisez*, nœuds.

56 vers 9^{me}. au lieu de vous bien remettre en cour,
lisez, vous placer à la Cour.

61 vers 10^{me}. au lieu de l'emene, *lisez*, l'emmene.

62 au lieu de Buckinham, *lisez*, Buckingham, & au
lieu D'Erby, *lisez*, Derby.

64 vers 4^{me}. au lieu de qu'on abhorre, *lisez*, on
abhorre.

75 vers 11^{me}. au lieu de à terre, *lisez*, à la terre.

76 vers 17^{me}. au lieu de Quel infame, *lisez*, Que
l'infame.

ERRATA

Notre Librairie

Page

1. ligne 13. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

Dans la Table.

Page

1. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

2. vers 10. au lieu de la dernière, lisez, la dernière.

la grise de la dernière.

3. au lieu de dans les lettres, lisez, dans les lettres.

4. au lieu de en ce moment, lisez, en ce moment.

lignes 10 et 11.

5. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

6. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

7. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

8. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

9. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

10. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

11. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

12. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

13. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

14. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

15. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

16. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

17. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

18. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

19. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

20. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

21. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

22. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

23. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

24. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

25. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

26. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

27. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

28. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

29. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

30. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

31. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

32. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

33. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

34. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

35. vers 10. au lieu de l'ancien, lisez, l'ancien.

PERSONS

JEANNE SHORE

ALICE

HASTINGS

GLOSTER

BELMONT

SHORE

CATERS

RATCHES

DEBURY

PERSONNAGES.

JEANNE SHORE,
ALICIE,
HASTINGS,
GLOSTER,
BELMOUR,
SHORE,
CATESBY,
RATCLIFF,
DERBY.

La Scene est à Londres



JEANNE SHORE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

(Le Théâtre représente la Tour.)

LE DUC DE GLOSTER, SIR RICHARD
RATCLIFF, CATESBY.

GLOSTER.

TOUS nos conseils ont eu des résultats heureux,
Et tout jusqu'à ce jour a satisfait nos vœux.
La Reine m'est soumise & je n'en dois rien craindre
Mon pouvoir est trop grand pour qu'elle ose se plaindre.
De mes seuls ennemis, de Dorset, de River,
Par la hache & l'exil j'ai su me délivrer.
Les Nobles & les Grands, d'une voix unanime,
Déjà m'ont déclaré Protecteur légitime;
Les enfans d'Edouard, en lieu de sûreté,

Ne portent plus d'atteinte à ma tranquillité.
Je ne m'attendois pas à tant de réussite,
Et l'espérance au trône en doit être la suite.

RATCLIFF.

Et bien, montez y donc : ce trône vous attend ;
C'est à vous d'affermir le pouvoir chancelant.
Que le peuple soumis vous craigne & vous révère
Comme son souverain & comme un tendre père.
De la branche d'York étant seul héritier,
Ce droit imprescriptible, est à vous tout entier.
Les jeunes Orphelins ne vous font plus ombrage ;
L'Etat, les rejettant, vous promet son suffrage,
Le pouvoir absolu, remis en votre main,
Sera du bien public le plus ferme soutien :
Le peuple dans vous seul remet sa confiance,
Sur vos talents il compte avec pleine assurance.

CATESBY.

Cependant, pour demain, le conseil ajourné
Doit nommer Edouard ; il sera couronné.

GLOSTER.

Repousse loin de toi cette crainte inutile,
Il ne le fera pas, Catesby, sois tranquille.
Les Membres du conseil sont mes zélés amis ;
C'est pour mes intérêts qu'ils seront réunis :
Dès longtems éprouvés, ils ont ma confiance
S'ils votent contre moi, ce n'est qu'en apparence,
Et s'ils troublent l'état, cherchent à l'agiter,
Je n'ai qu'à le vouloir, je peux les arrêter.

CATESBY.
Un d'eux par son crédit & sa haute naissance,
A sur tous les esprits la plus grande influence
Il est dans ce moment contre vos intérêts,
Il ne sauroit changer, malgré tous vos bienfaits.

GLOSTER.
C'est sûrement Hastings que vous avez en vue.

CATESBY.
C'est lui.

GLOSTER.
Son amitié pour moi vous est connue.

CATESBY.
Oui, pour vous, comme Duc, comme Lord Protecteur,
Il n'est rien qu'il ne fasse, & même avec ardeur.
Malgré son fier orgueil, son ancienne Noblesse,
Vous le verriez tomber aux pieds de votre Altesse
Mais voulez-vous savoir quel est son sentiment?
Qu'il vous proclame Roi, qu'il le fasse à l'instant,
Qu'il renonce Edouard pour ne plus reconnoître
Avec nous, que vous seul pour son souverain maître.
C'est là que je l'attends: j'ai bien su le juger;
J'ai su lire en son cœur, rien ne peut le changer.
Je crois déjà le voir toujours inébranlable,
Rempli pour Edouard d'un zèle inviolable,
Fidèle à sa mémoire, & soumis à la loi,
Ne vouloir que son fils pour légitime Roi.
Ce caractère altier, ce sublime courage,
Les nobles sentimens qu'il reçut en partage,

Ces deux rares vertus, la probité, l'honneur,
 Ont été de tout tems idoles de son cœur.
 Et déjà je le vois prêt à perdre la vie,
 Monter à l'échafaut pour son Roi, sa patrie.

GLOSTER.

Une femme a séduit ce cœur plein de fierté,
 Elle le fait agir selon sa volonté.
 Cet homme si hautain, & si ferme & si brave
 De ses foibles attraits est devenu l'esclave.
 De sa beauté toujours éperdument épris,
 Ses desirs sont sa loi, son cœur leur est soumis :
 Lui plaire est son bonheur, auprès d'elle il s'oublie.
 Son délire est si grand qu'il tient de la folie :
 Et même on le verroit passer des jours entiers,
 Ainsi qu'un autre Hercule, à filer à ses pieds.

RATCLIFF.

Alicie est son nom, sa naissance est illustre,
 Sa beauté, ses graces sont encor dans leur lustre,
 Elle le séduisit, elle enchaîna son cœur. . .
 Le tems a mis un terme à cette vive ardeur.

CATESBY.

Prodigue de faveurs elle aura de son ame,
 Eloignant les desirs, éteint toute la flamme.

GLOSTER.

Paix, le voici.

SCENE II.

GLOSTER, HASTINGS (*Les Acteurs précédents*.)

HASTINGS.

MILORD, puissiez-vous à jamais
Ne couler que des jours de bonheur & de paix!

GLOSTER.

Vous le savez, HASTINGS, votre amitié m'est chère:
Et la mienne toujours fut pour vous bien sincère.

HASTINGS.

Je viens vous demander, Milord, une faveur.

GLOSTER.

Quand la requête est juste, on l'admet de bon cœur.
Expliquez-vous, sachons l'objet de votre attente!

HASTINGS.

Pour la femme de Shore ici je me présente.

GLOSTER.

Pour Shore, dites-vous?

HASTINGS.

Pour cet astre brillant,
Autrefois de la Cour le plus bel ornement.
Sous les jours d'Edouard, des Dames d'Angleterre
Elle étoit la plus belle, elle étoit la première.
Mais hélas! à présent, en proie à la douleur,
Réduite au désespoir par un affreux malheur,
Elle a déjà perdu sa beauté ravissante,
Ses graces, ses appas, sa forme séduisante:

Son sexe, en la voiant, n'a plus aucuns regrets,
 Les hommes ne sont plus séduits par ses attraits.
 Toujours dans les chagrins, toujours dans les alarmes,
 Elle ne voit le jour qu'à travers de ses larmes,
 Et sans cesse livrée au plus mortel ennui,
 Ne goûte le repos ni le jour ni la nuit.

GLOSTER.

Il est bien vrai; les temps d'une façon cruelle,
 Par la mort d'Edouard, sont bien changés pour elle.
 Ce Roi ne s'occupoit qu'à remplir ses desirs,
 Alors tout étoit joie, & fêtes, & plaisirs.
 Pour elle il eut toujours la plus vive tendresse,
 Elle étoit de son cœur souveraine maîtresse;
 Mais comme un vain spectacle, un songe éblouissant,
 Le flambeau de nos jours s'éteint en un instant.
 Déjà devant son juge, au tribunal suprême,
 Edouard a paru. Le terrible anathème
 Est prononcé sur lui, si Dieu n'a pas jeté
 Sur ce Roi malheureux un regard de bonté. . .
 Quel intérêt, Milord, pour Shore vous amène?
 Souvent un doux penchant chez elle vous entraîne.

HASTINGS.

La pitié qu'elle inspire & le tendre intérêt,
 Quand je peux la servir, me trouvent toujours prêt,
 Aussitôt que j'ai vu le malheur qui l'opprime,
 J'ai couru secourir l'innocente victime.

GLOSTER.

Pour un tel procédé bien loin de vous blâmer,

Je ne puis, cher Hastings, que vous en estimer.
Toujours des malheureux soulagez la détresse.
Mais sachons maintenant ce qui vous intéresse.

HASTINGS.

Vous permettez, Milord, daignez donc m'écouter.
Des officiers publics ont, sans vous consulter,
Abusé d'un édit, même avec insolence
Employé l'injustice, usé de violence,
Pour s'emparer des biens qu'au temps de sa faveur,
Elle tint des bontés du Roi son bienfaiteur.

GLOSTER.

L'on m'a déjà, Milord, parlé de cette affaire
Et je suis décidé, sur ce que je dois faire.
Plusieurs des conseillers, d'un mérite éminent,
Pour le bien de l'état poussés d'un zèle ardent,
Me pressoient vivement pour que je la punisse,
Vouloient qu'on la livrât aux mains de la justice.
Pour moi, bien moins sévère & touché de pitié
Pour un être si foible & par cette amitié,
Qui m'unissait jadis à mon malheureux frère,
Dont toujours la mémoire à mon cœur sera chère,
Loin de suivre la loi dans sa sévérité,
J'ai cru devoir encore agir avec bonté.

HASTINGS.

Le Ciel reconnoîtra cette action si belle,
Et versera sur vous d'une main paternelle
Ses graces & ses dons ; cet acte bienfaisant
Un jour y trouvera sa place au premier rang,

Pour couvrir ses erreurs de la nature humaine,
De sa fragilité suite toujours certaine.

GLOSTER.

Emu jusqu'à présent par la seule pitié,
J'écouterai pour vous la voix de l'amitié.
Je vous promets, Hastings, de prendre sa défense,
Vous pouvez de ma part, en donner l'assurance :
Qu'elle vienne vers moi ; je vous fais le serment,
De lui rendre ses biens, ses terres à l'instant . . .
Mais j'ai plusieurs objets d'une grande importance
Dont je veux vous instruire ; il est de conséquence
Et pour vous & pour moi de vous en avertir :
Les mêmes intérêts doivent nous réunir.
Avant peu vous verrez cette Reine si fière,
Et tous ses courtisans, baisser leur tête altière.
Eloignons-nous d'ici ?

SCENE III.

(Le théâtre représente un appartement dans la maison de Jeanne Shore.)

BELMOUR, DUMONT.

BELMOUR.

J'AI déjà commencé
A vous communiquer tout ce qui s'est passé.

TRAGÉDIE.

9

Placé dans la maison, vous allez être a même,
D'en connoître la suite, en voyant par vous-même.

SCENE IV.

Les mêmes, JEANNE SHORB,

BELMOUR, continue.

VOIEZ la s'avancer d'un air triste & rêveur:
Cet état nous fait voir le chagrin de son cœur. . .
Que le ciel bienfaisant veille sur vous, Madame!
Qu'il protège vos jours, porte jusqu'a votre ame
Ces parfums délicats, doux, odoriférants
Que zéphir nous amene au retour du printemps,
Qu'ils deviennent pour vous cette douce rosée
Dont, aux beaux jours d'Eté, la terre est arrosée!

JEANNE SHORB.

L'ami compatissant pour moi forme des vœux,
Voudroit me voir jouir d'un destin plus heureux.
Combien peu comme toi, Belmour, au misérable,
Savent tendre à propos une main secourable:
Personne dans le monde avec tant de bonté
Ne remplit ses devoirs envers l'humanité:
Qui voit-on comme toi soulager la misère
Du pauvre qui souvent n'a pour lit que la terre,
Accourir au devant des tendres orphelins,
Les prendre dans ses bras, fournir a leurs besoins,
De tant de malheureux partager les alarmes,

Et pleurer avec eux, en essuyant leurs larmes,
 Pour bien chanter son nom, digne d'être en tous lieux,
 Exalté, révééré, pour l'élever aux cieux,
 Grand Dieu ! viens me prêter ta divine assistance !
 Viens embellir ma voix des sons de l'éloquence ...
 Est-ce là cet ami que vous avez mandé,
 Et qu'a venir chez moi vous avez décidé ?

BELMOUR.

Oui, Madame, c'est lui.

JEANNE SHORE, *à part*

Sur sa noble figure,

Les graces ont vaincu le tems & la nature.

Ah ! qu'on sent de respect à voir ses cheveux blancs !

Comme ses traits sont beaux gracieux & décents !

On apperçoit dans eux un grand nombre d'années

Qu'on voit avoir été toutes bien employées :

Et l'on y voit aussi, dans leur plus grand éclat,

Une vertu sublime, un honneur délicat,

Dans les affreux chagrins dont je suis entourée,

La meilleure ressource & la plus assurée,

Seroit un tel ami. *(Elle lui adresse la parole.)*

D'un homme comme vous,

Le destin devoit-il se montrer si jaloux,

En ne récompensant que d'une main avare,

Des talens aussi vrais, une vertu si rare.

Mon triste & pauvre toit ne peut vous présenter

Ce qu'ailleurs vos vertus pourroient vous mériter.

Mais vous pouvez toujours compter sur cette estime,

Que vos bons procédés rendent si légitime :
Je serai votre amie ; & je partagerai
De bon cœur avec vous le peu de bien que j'ai.

DUMONT,

L'éloge est trop flatteur ; par la suite, j'espère,
Faisant tous mes efforts, parvenir à vous plaire.
C'est par là que je veux mériter d'obtenir
Les bontés dont un jour vous voudrez m'accueillir ;
Elles seront pour moi d'un prix inestimable ;
Non, je ne connois rien qui leur soit comparable,

JEANNE SHORE.

Etes-vous Anglois ?

DUMONT.

Non, Madame, je suis né
Dans la ville d'Anvers, dans ce lieu fortuné
J'ai coulé de beaux jours, bien plus dignes d'envie
Que ceux que me promet le reste de ma vie.

JEANNE SHORE,

Dans la ville d'Anvers ! Ah ! daignez excuser
Les pleurs que je répands ! mes torts les font verser,
Combien j'en répandrois pour mes fautes passées
Et qu'elles n'en feroient nullement effacées !
Hélas connoissez-vous, ô honte ! mon mari ?

DUMONT,

Il fut toujours pour moi l'ami le plus chéri ;
Nous avions l'un pour l'autre un sentiment bien tendre,
Ses larmes, dans mon sein, il aimoit à répandre.
Déjà depuis trois ans, tous ses meilleurs amis,

Un jour, il m'en souvient, nous fûmes avertis
D'aller accompagner sa pompe funéraire,
De le suivre jusqu'à sa demeure dernière :
Nous vîmes observer tous les rites sacrés
Par notre sainte Eglise, en tout tems, consacrés. . .
Mais arrêtez ces pleurs, une douleur si tendre
Ne ranimera point une insensible cendre.

JEANNE SHORE,

Ce n'est que dans ses bras, dans ses bras innocents,
Que mon ame a goûté les vrais contentements.
C'en est fait, je n'ai plus cette douce espérance,
De le rejoindre un jour au sein de l'innocence :
Pour ma cendre, rempli d'une sainte fureur,
La fienne à mes côtés reculeroit d'horreur . . .

UN DOMESTIQUE

On demande à vous voir, c'est Madame Alicie.

JEANNE SHORE,

Toujours ma porte s'ouvre à cette chère amie.

(Le domestique sort.)

Laissez moi, je vous prie, avec elle un moment :
Je vais vous rappeler tous deux dans un instant.
Saisissez avec soin toutes les circonstances,
Qui pourront vous aider à finir mes souffrances.

(Ils sortent)

SCENE V.

JEANNE SHORE, ALICIE.

ALICIE.

JE ne puis donc te voir sans te trouver toujours
Dans les pleurs, les soupirs consumant tes beaux jours.
Les heures, tu le fais, dans les plaisirs passées,
Sont déjà loin de toi pour jamais éclipsées.

JEANNE SHORE.

Non, non, ne le crois pas, l'objet de mon désir
Je t'assure. n'est plus de les voir revenir.

ALICIE.

Tu dois bien l'avouer : plusieurs de ces années
Pour ma Shore ont été douces & fortunées,
Et toujours à l'abri du plus léger malheur,
Si les femmes savoient connoître le bonheur.
En effet, quel désir peut former une femme,
Pour jouir de la vie, & contenter son âme ?
Dans elle est un besoin pressant de commander,
En toute occasion elle aime à décider :
La beauté fut toujours pour elle un bien suprême,
Et lui donne un pouvoir qu'elle pousse à l'extrême,
Ah, quel contentement ! & que sa vanité
Est satisfaite alors que sa fiere beauté,
Ses charmes, sa douceur, ses graces séduisantes,
Sur les cœurs des humains en tous temps si puissantes,

Peuvent séduire un Roi jeune, aimable & charmant,
Tenir dans ses liens un fameux conquérant.

JEANNE SHORE.

Edouard, il est vrai, parut dans sa jeunesse
Un prodige étonnant, l'orgueil de sa noblesse.
Mon sexe à son aspect étoit toujours charmé,
Pour plaire, aimer, séduire il paroissoit formé.
Bien loin d'un si haut rang, à vivre destinée ;
Par cet état abject dans lequel je suis née.
Qu'avois-je de commun avec les Rois, les Conrs,
Et devois-je y placer l'objet de mes amours ?

ALICIE.

Il falloit la douceur de ma charmante amie,
Au grand nom d'Edouard, à sa forme assortie,
Pour voir si vivement entre vous s'allumer
Cet amour qu'un hasard tout seul n'eût pu former.

JEANNE SHORE.

Ne me prononce plus son nom, je t'en supplie,
Ce Roi fut le fléau, le poison de ma vie.
En ce moment, ces pleurs qui coulent de mes yeux,
Sont les legs que l'amour m'a laissé pour adieux.
Encore un peu de tems je vais dans la misère
Traîner péniblement ma funeste carrière.
On a saisi mon bien, & ce dur protecteur
Montre pour m'abaisser la plus grande rigueur.
Je m'attends à me voir bientôt abandonnée
Au plus affreux besoin réduite & condamnée.

ALICIE.

Unique & cher objet de ma tendre amitié,
De mon sensible cœur daigne prendre pitié.
Ne le contriste point par cet affreux présage,
Montre une âme plus grande, & ne perds point courage;
Lève encore les yeux, laisse-les s'embellir
De l'éclat du soleil, qu'on lui voit réfléchir
Au sortir d'un brouillard; mets à profit tes charmes,
Va-t-en trouver le Duc, laisse-lui voir tes larmes,
Sers-toi de ta beauté; tu verras ce cruel
Bientôt en ta faveur changer de naturel.
Et de pitié pour toi devenant susceptible,
Te plaindre en ton malheur, & s'y montrer sensible.

JEANNE SHORE.

Ma figure a perdu ses charmes, ses attraits,
Mes pleurs depuis long-tems, ont sillonné mes traits,
Mon visage flétri, délaissé par les Graces,
Des chagrins de mon cœur laisse entrevoir les traces,
Et déjà la douleur, le souci sombre & noir
Annoncent sur mon front un affreux désespoir.
Il ne me reste, hélas! qu'un rayon d'espérance,
L'honnête Hastings, veut bien prendre en main ma
défense,
Etre mon protecteur, & pour moi présenter
Ma très humble requête à ce cruel Gloster.

ALICIE.

Quoi! c'est le Lord Hastings qui cherche à vous dé-
fendre?

Eh ! pourquoi non ? ce Lord est doué d'un cœur tendre ;
 Hastings ! il a des yeux, est plein d'attention,
 Et toujours du moment il suit l'impression.
 Toute beauté nouvelle est l'objet de sa flame ;
 Mais la vôtre long tems embrasera son ame.

JEANNE SHORE.

Quitte ce ton flatteur ; cette noble action
 Est beaucoup au dessus de cette intention.
 Après avoir passé mes jours dans les délices,
 Du plus ardent amour contenté les caprices,
 Suivi tous mes penchans, goûté tous les plaisirs,
 Et dans la volupté satisfait mes desirs,
 Je promets consacrer le reste de ma vie
 A la seule amitié. Si donc, mon Alicie,
 Si tu veux me placer dans ton sensible cœur,
 Faveur que je désire avec bien de l'ardeur,
 J'oublierai les transports d'un amour qui commence ;
 Et ses ravissements dans son effervescence.

ALICIE *L'embrassant*

Prens-en possession, viens regner dans ce cœur,
 Ce cœur rempli pour toi de la plus vive ardeur.
 Sois-en la souveraine & paisible maîtresse,
 Qu'il chasse loin de toi le chagrin, la tristesse ;
 Vous femmes désormais habitantes du Ciel,
 Astres resplendissans auprès de l'Eternel,
 Connoissez l'amitié dont à ce moment même
 Je fais vœu de brûler pour cet autre moi-même.
 Et si je n'aime point cet hôte de mon cœur,

Plus que tout ce qui peut assurer le bonheur,
Que tout pour moi finisse, & toujours d'âge en âge,
Mon nom soit en horreur, la honte mon partage!
Que mon âme sans foi ne trouve plus la paix,
Et du séjour du Ciel soit bannie à jamais!

JEANNE SHORE.

Ah! que j'aime à t'entendre, ô ma chère Alicie!
Voilà quelques bijoux, prends je te les confie:
Des bontés d'Edouard le reste précieux,
Dont ce Roi toujours grand, dans des tems plus heureux,
Avoit tant de plaisir, & tant de jouissance
De me combler sans cesse avec magnificence.
Hélas! c'est tout mon bien, cache-le, prends-en soin.
Nous le retrouverons dans un pressant besoin.
Si de l'état enfin je dois tomber victime,
Qu'il m'enleve mon bien, me plonge dans l'abîme,
Contre les coups du sort, à toi j'aurai recours,
Bien sûre de trouver assistance & secours.

ALICIE.

Le Destin nous rendra toutes les deux heureuses,
Ou, s'il t'étoit fatal, toutes deux malheureuses.
Cesse de soupirer, mets un terme à tes pleurs,
Et du bonheur commence à goûter les douceurs.
Toutes tes actions nobles & généreuses
Braveront de l'oubli les ombres ténébreuses.
Nous verrons ce Gloster, forcé par ta candeur,
Changer & s'adoucir bientôt en ta faveur,

C

Ecouter la pitié, respecter ta foiblesse,
Aller même pour toi jusques à la tendresse ;
Admirateur zélé de tes faits glorieux,
Tes fautes paroîtront légères à ses yeux.

JEANNE SHORE.

Puis-je espérer de voir ce cruel caractère
Changer en ma faveur, se montrer moins sévère ?
De l'homme à notre égard vois le peu d'équité,
Dans ses rapports à nous la partialité ;
Il impose des loix sur une créature,
Qu'il fait être bien foible, & qui l'est par nature ;
Alors qu'un séducteur peut, sans aucuns égards,
D'un amour effrené se livrer aux écarts ;
Mais une femme, hélas ! qu'un sentiment trop tendre,
Empêche bien souvent de pouvoir se défendre,
Que fortement éprise, elle vienne à quitter
Le chemin épineux, pour suivre & s'arrêter
Dans celui du plaisir, tout est perdu pour elle ;
Elle a pour perspective une honte éternelle.
Envain dans les regrets elle passe ses jours,
Déplore, en gémissant, ses anciennes amours,
Il ne lui reste plus dans la nature entière
Qu'une âme au désespoir, le remords, la misère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALICIE JEANNE SHORE.

ALICIE.

LAiſſe-moi, mon amie, (*Jeanne Shore ſe retire*)
& vous anges des Cieux,
Sur cette infortunée, ayez toujours les yeux.

SCENE II.

ALICIE (*ſeule.*)

DÉJÀ la ſombre nuit prive de la lumière
Et le palais du riche, & la triſte chaumière :
Artiſans, laboureurs, attendant le réveil,
Goûtent un doux repos dans les bras du ſommeil.
Le ſouci, ſeul debout, fixe, de ſes yeux ſombres,
La lampe qui s'éteint & ne rend que des ombres.
Ainſi la nuit, le jour un chagrin vif & noir
Ne préſente à mes yeux qu'un affreux défefpoir.
Haſtings ! perfide Haſtings ! âme dure & cruelle !
Tu porte dans mon cœur une atteinte mortelle.
Homme altier & ſans foi, homme faux & trompeur,

Où c'est toi qui détruis mon repos, mon bonheur ! , ,
(On frappe à la porte.)

Mais qu'est-ce que j'entends ? Se peut-il qu'à cette
 heure

On vienne visiter cette triste demeure ?

UN DOMESTIQUE

On demande Madame : un Seigneur de la Cour,
 Le Lord Hastings, je crois. . .

ALICIE.

Contrains-toi, mon amour,
 Tâchons de découvrir par quelles fourberies,
 Il fait si bien voiler toutes ses perfidies.

SCENE III.

ALICIE, HASTINGS.

HASTINGS *à son Domestique,*

Vous m'attendrez dehors ; mais allez m'annoncer,
 C'est Alicie ! Et bien, que va-t-elle penser ?

ALICIE.

A voir les affligés, lorsque le grand s'abaisse
 Quand pour le secourir, il accourt & s'empresse
 On voit le malheureux en proie à la douleur
 Revivre à l'espérance, attendre le bonheur.
 Ainsi quand le Soleil sur l'horison s'avance,
 Et chasse les brouillards, par sa douce influence,
 Il rend au malheureux de chagrins agité

La joie & le repos, son ancienne gaieté.

HASTINGS.

Vous avez bien raison, mais comme un bon office,
Quand il est trop vanté, n'est plus un vrai service;
Aussi quand à l'apprendre on met trop de lenteur,
Il a perdu son prix, il n'a plus de valeur.

Quoique un peu tard je viens informer votre amie,
Que, selon ses desirs, son attente est remplie,
Que j'ai su m'assurer de Milord protecteur,
En le déterminant d'agir en sa faveur.

ALICIE.

Mon amie, Hastings?

HASTINGS.

Oui, Madame, votre amie.
De vous servir en tout j'ai la plus grande envie.

ALICIE.

Je ne fais pas répondre à ce beau compliment;
Mais votre intention se devine aisément:
Et quoique l'amitié la couvre de son voile,
On connoît vos projets, sans peine on les dévoile.

HASTINGS.

Fort bien, mais vous savez qui je demande ici.

ALICIE.

Que ne puis-je cacher mon horrible souci!
Que n'ai-je comme toi, que n'ai-je assez d'adresse
Pour pouvoir de mon cœur me rendre la maîtresse!
Cacher les mouvemens dont il est agité,
Etouffer la fureur dont il est tourmenté.

Où c'est toi qui détruis mon repos, mon bonheur t . .

(On frappe à la porte.)

Mais qu'est-ce que j'entends ? Se peut-il qu'à cette
heure

On vienne visiter cette triste demeure ?

UN DOMESTIQUE

On demande Madame : un Seigneur de la Cour,
Le Lord Hastings, je crois. . .

ALICIE.

Contrains-toi, mon amour,
Tâchons de découvrir par quelles fourberies,
Il fait si bien voiler toutes ses perfidies.

SCENE III.

ALICIE, HASTINGS.

HASTINGS à son Domestique,

Vous m'attendrez dehors; mais allez m'annoncer,
C'est Alicie ! Et bien, que va-t-elle penser ?

ALICIE,

A voir les affligés, lorsque le grand s'abaisse
Quand pour le secourir, il accourt & s'empresse
On voit le malheureux en proie à la douleur
Revivre à l'espérance, attendre le bonheur.
Ainsi quand le Soleil sur l'horison s'avance,
Et chasse les brouillards, par sa douce influence,
Il rend au malheureux de chagrins agité

La joie & le repos, son ancienne gaieté.

HASTINGS.

Vous avez bien raison, mais comme un bon office,
Quand il est trop vanté, n'est plus un vrai service;
Aussi quand à l'apprendre on met trop de lenteur,
Il a perdu son prix, il n'a plus de valeur.

Quoique un peu tard je viens informer votre amie,
Que, selon ses desirs, son attente est remplie,
Que j'ai su m'assurer de Milord protecteur,
En le déterminant d'agir en sa faveur.

ALICIE.

Mon amie, Hastings?

HASTINGS.

Oui, Madame, votre amie.
De vous servir en tout j'ai la plus grande envie.

ALICIE.

Je ne fais pas répondre à ce beau compliment;
Mais votre intention se devine aisément:
Et quoique l'amitié la couvre de son voile,
On connoît vos projets, sans peine on les dévoile.

HASTINGS.

Fort bien, mais vous savez qui je demande ici.

ALICIE.

Que ne puis-je cacher mon horrible souci!
Que n'ai-je comme toi, que n'ai-je assez d'adresse
Pour pouvoir de mon cœur me rendre la maîtresse!
Cacher les mouvemens dont il est agité,
Etouffer la fureur dont il est tourmenté.

Affecter comme toi la froide indifférence,
Dans un secret dépit préparer ma vengeance !
Mais non, je ne le puis, il faut que dans l'horreur
Que je ressens pour toi , j'exhale ma fureur.

HASTINGS,

Y pensez -vous, Madame ? Etes-vous éveillée ?
Et la raison chez vous n'est-elle pas troublée ?

ALICIE.

O tiran insolent ! alors que tu me vois
Succomber sous les coups d'un amour aux abois,
Avec une hauteur, qui n'a point de pareille,
Tu viens me demander si je dors, si je veille.
Et tu ne ferois pas, pour jamais à mes yeux,
Des hommes le plus faux & le plus odieux ?
Que vas-tu devenir, vile prostituée,
Aux remords, à la honte, au mépris réservée ?
En butte maintenant aux propos indéceus
De tous les libertins, de tous les courtisans ;
Et cela pour t'avoir aimé jusqu'à l'ivresse,
Pour avoir eu pour toi la plus vive tendresse.

HASTINGS,

Ces querelles sans fin, ces mécontentemens,
Ces transports furieux, tous ces égaremens,
Ces crises, ces assauts où ton âme est livrée,
Tous ces soupçons jaloux dont elle est déchirée,
Et dont je n'ai pu voir la fin jusqu'à ce jour,
Sont-ils faits pour prouver les feux de ton amour ?

ALICIE.

Que de peines, de soins & de rudes épreuves
N'ai-je point enduré, pour t'en donner des preuves.
Ingrat, perfide Hastings, as-tu donc oublié
Que pour toi, pour t'aimer, j'ai tout sacrifié?
Je n'ai compté pour rien de flétrir ma noblesse,
Ma conduite sans tache, exemte de foiblesse.
L'innocence du cœur, l'orgueil de la vertu
Contre mon fol amour ont envain combattu,
Et vers moi qu'à présent, il n'est rien qui t'entraîne,
Je deviens un objet de mépris & de haine.

HASTINGS.

Que vous ai-je donc fait, pour être à chaque instant
Observé, sans pouvoir respirer un moment?
Un Cerf, s'il est lancé, peut regagner son gîte,
S'y tenir à l'abri, sans crainte de poursuite;
Mais moi je cherche envain à me mettre à couvert,
Ton œil observateur m'a bientôt découvert.
Le trait part à l'instant, lancé d'une main sûre,
Il me fait dans le cœur une vive blessure.

ALICIE.

Fort bien, continuez, oui, c'est fort à propos
Que vous venez ici pour trouver le repos.
Je fais apprécier, malgré toutes vos ruses,
Vos visites de nuit, & toutes vos excuses,

HASTINGS.

Ecoutez un conseil, l'amitié le prescrit;
Surtout ne manquez pas de le mettre à profit.

Craignez de vous livrer à cette jalousie
Qui trouble le repos, le bonheur de la vie :
Que ce malin désir, la curiosité,
Par lequel votre sexe est toujours tourmenté,
Ne cherche à découvrir des secrets puériles,
Souvent indifférens, & toujours inutiles.
Ignorés, ils ne font aucun tort au bonheur ;
Mais une fois connus ils fatiguent le cœur,
Des douceurs de la vie, il n'est plus susceptible,
A l'amitié, l'amour, il devient insensible.

ALICIE.

Venir dans ma fureur me donner un avis !
Ah ! peut-on me traiter avec plus de mépris !
Pour t'écouter encor, paroitrais-je à ta vue,
De sens & de raison à ce point dépourvue ?
Oui je me plains, cruel, c'est avec fondement,
D'éprouver de ta part un si dur changement.
Barbare ! que le Ciel me venge & te punisse !
Que tout dans la nature à jamais te maudisse !
Si, motifs vrais ou faux tu m'avois apporté,
Et daigné seulement cacher ta fausseté,
Tu m'aurois épargné la honteuse foiblesse
De me flatter encor d'un reste de tendresse.
Mais, Monsieur, sans pitié pour mon fidèle amour,
Je me vois délaissée sans espoir de retour ;
Méprisée, avilie, &, dans ce moment même,
Je découvre en tes yeux ton arrogance extrême.
Tout dans toi, tes discours, & ta compassion

Sont des indices sûrs de ton intention :
Tu poulles le mépris, ton âme est assez noire,
Pour de ma honte encore oser te faire gloire.

HASTINGS.

Et bien, je conviens donc qu'enfin j'ai rejeté
Votre joug trop pesant, que j'ai longtems porté.
Mon généreux amour, pour votre frénésie,
Ces reproches amers de votre jalousie,
N'a plus que du mépris : ma patience about
A ne plus rien souffrir à la fin se résout ;
Vous ne jouirez plus du cruel avantage,
De me faire endurer votre dur esclavage ;
Et mon amour pour vous, sans cesse maltraité,
Ira, de vos discours excédé, rebuté,
Dans des pais lointains, des plages éloignées,
Etendre & reposer ses ailes fatiguées.

ALICIE.

Tu triomphes, ingrat ! ton orgueil insolent
Excite ma vengeance. Oui mortel arrogant,
Tu te flattes envain ; mais toute la nature
S'armera, s'il le faut, pour punir ton parjure ;
Ou le ciel impuissant ne pourroit te frapper ;
Ou l'on verroit la foudre à ses mains échapper :
L'audacieux mortel, fier de son injustice,
Oser impunément défier sa justice.

HASTINGS.

Quelque puisse être un jour le destin qui m'attend,
Prêtes-moi ton secours ; ô ciel ! en cet instant,

D

Eloigne le danger qui me presse & menace ;
 Si mes crimes sont tels que rien ne les efface,
 Fais retomber sur moi tout autre châtiment,
 Mais sauve-moi sur-tout de son ressentiment,

ALICIE.

Que mon sort est cruel ! Suis-je assez abaissée ?
 Ta prière, insolent, est enfin exaucée ;
 Tu méprises mon sexe, & prétends le braver,
 Apprends que cette main pourra te retrouver.
 Malgré tout ton crédit, malgré ta confiance,
 Les bontés de ton maître & sa toute-puissance,
 Mon implacable haine en tous lieux te suivra,
 Du haut de ta grandeur te précipitera ;
 Puisse-je alors te voir à ton heure dernière,
 Palpitant à mes pieds, y mordre la poussière,
 Savourer le plaisir de pouvoir t'écraser,
 Dans l'abîme fatal lentement t'enfoncer.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

HASTINGS, *seul.*

QU'UN amour violent est cruel & terrible !
 Avec quelle fureur indomptable, inflexible,
 Il agite une femme ! O sexe malheureux !
 Ton naturel trop foible & trop impétueux

TRAGÉDIE.

27

Te livre à cette amour qui devient une rage,
Et fait dans tous tes sens un horrible ravage.

SCENE V.

HASTINGS, JEANNE SHORE.

HASTINGS.

(à part)

CELLE qu'en ce moment j'appérois s'avancer,
Possède une ame douce, & semble renoncer
Au tumulte des Cours, pour ne laisser paroître
Que l'aimable douceur qui compose son être.

(Haut)

Madame, pardonnez, si dans l'empressement
Que me donne pour vous mon tendre sentiment,
Je viens dans ce moment, vous prouver par mon zèle,
Que j'aime à vous apprendre une bonne nouvelle.
J'ai plaidé votre cause & suis assez heureux,
Pour qu'un succès complet ait comblé tous mes vœux.
Le Prince de Gloster reçoit votre requête:
Pour aller à la Cour, demain tenez-vous prête,
Laissez parler, agir votre aimable beauté;
Vous trouverez le Duc pour vous plein de bonté.
J'ai su lui persuader de vous rendre justice,
Trop flatté d'avoir pu vous rendre ce service.

JEANNE SHORE.

Souffrez qu'à vos genoux, mon cœur, en ce moment,
 Vous témoigne combien il est reconnoissant
 De cette amitié noble, & grande, & généreuse,
 Que vous daignez montrer pour une malheureuse.

(Elle se jette à ses genoux.)

HASTINGS,

Madame, levez vous, & ne me croiez pas
 Des sentiments si vils, des désirs assez bas,
 Pour me plaire à vous voir à mes pieds prosternée ;
 J'aime à me rendre utile à toute infortunée.

JEANNE SHORE.

Rien n'approche, Milord, de vos bontés pour moi ;
 Jamais je n'oublierai tout ce que je vous dois.
 Un bienfait aussi grand, encore plus méritoire,
 Doit rester à jamais gravé dans ma mémoire,
 Et quand mon ame enfin, s'élançant dans le Ciel,
 Viendra se présenter aux pieds de l'Eternel.
 Implorer la clémence & fléchir la colère
 De ce Dieu toujours bon & de ce tendre père
 Je m'écrierai, Grand Dieu ! daigne du haut des cieux
 Sur l'homme bienfaisant avoir toujours les yeux !
 Qu'il coule doucement tous les jours de sa vie,
 Dans un bonheur parfait, sans trouble & sans envie !

HASTINGS.

Si vous mettez un prix à ce foible bienfait,
 Lisez donc dans mes yeux son véritable objet,
 Reconnoissez l'Amour : ne soiez point, Madame,

Ne soiez point cruelle à ma brulante flamme :
Et que votre beauté prenne pitié d'un cœur,
Pénétré dès long-tems de la plus vive ardeur.

JEANNE SHORE.

Hélas! Milord!

HASTINGS.

Pourquoi ces yeux pleins de noblesse
Sont-ils toujours baissés? Pourquoi cette tristesse?
Ces larmes, ces soupirs nous privent du bonheur
Que nous goûtions à voir cette aimable douceur,
Qui convenoit si bien à ton charmant visage.

JEANNE SHORE.

Épargnez-moi, Milord, par pitié, ce langage.

HASTINGS.

Sans te parler d'amour, hélas! peut-on te voir?
Commander à mon cœur n'est pas en mon pouvoir.
Et malgré que tu sois de tristesse abattue,
Le trouble est dans mes sens, ma raison est perdue;
Ta charmante douceur agit toujours sur moi,
Et fait languir mon ame en soupirant pour toi.
Tu vois que ma raison est dans ta dépendance;
Crois-moi, renonces donc à m'imposer silence.

JEANNE SHORE.

Regardez ces beautés, sans en chercher ailleurs,
Qui brillent à la Cour des plus vives couleurs.
Ce sont ces tendres fleurs dont la Déesse Flore
Vient parsemer les champs au lever de l'Aurore:
Voiez-les, elles sont dans toute leur fraîcheur,

Et caressent les sens d'une agréable odeur.
 Entre elles choisissez une compagne aimable
 Qui soit pour votre cœur un objet désirable,
 Et qui par sa vertu, sa douceur, sa beauté,
 Puisse faire à jamais votre félicité.

HASTINGS.

Un si grand changement n'a rien de comparable,
 Vous êtes tout-à-fait pour moi méconnoissable.
 Qu'est-il donc devenu, cet agrément si doux
 Ou les Graces venoient se donner rendez-vous?
 Que devient ce sourire? O quel charmant sourire,
 D'une volupté pure & le trône & l'empire!
 Ce cœur toujours content, qui toujours inspiroit
 La joie & le plaisir, lorsque l'on te voioit?

JEANNE SHORE.

Oui, je mérite d'être ainsi mortifiée;
 Mon ame est à bon droit par vous humiliée;
 A présent l'on se croit en droit de m'insulter,
 De propos méprisans je m'entends maltraiter.
 Pour vous je ne suis plus qu'une femme perdue,
 Parmi les êtres vils je me vois confondue.

HASTINGS.

Laisse-là ce sujet; attends à l'avenir
 Pour pleurer ta foiblesse, & pour t'en repentir.
 Tirons parti du tems, il peut nous être utile,
 De le bien employer il nous est si facile.
 Permetts que je t'embrasse, & souffre que ce jour
 Soit le témoin secret de mon ardent amour.

(Il veut l'embrasser.)

JEANNE SHORE.

Retirez-vous, Mylord; plutôt perdre la vie,
Que jamais consentir à pareille infamie!

HASTINGS.

Cette conduite austère a droit de m'étonner;
Et d'après le passé peut-on la soupçonner?

(Il veut la saisir.)

JEANNE SHORE.

Ah! laissez-moi, Mylord, & cessez de me croire...

HASTINGS.

Prétendriez-vous donc vouloir m'en faire accroire?

JEANNE SHORE.

Ah! de grâce!

(Elle se jette à genoux.)

HASTINGS.

Avec moi vous avez très grand tort.

JEANNE SHORE.

Ah! livrez-moi plutôt à mon malheureux sort.

HASTINGS.

C'en est trop à la fin, cédez sans résistance.

(Il la presse vivement.)

JEANNE SHORE.

A mon secours! O Ciel! viens à mon assistance!

SCÈNE VI.

JEANNE SHORE, HASTINGS, DUMONT.

DUMONT.

Y Pensez-vous, Mylord? l'honneur, vos sentimens. . .

HASTINGS.

Va-t-en porter ailleurs tes beaux raisonnemens.

DUMONT.

Mon devoir me retient auprès de ma Maîtresse,
Et j'espère ne point déplaire à votre Altesse.

HASTINGS.

Retire-toi, te dis-je, éloigne toi de moi,
Comme doit en agir un homme tel que toi.

DUMONT

Un homme de cœur doit, s'il a la confiance
D'une femme opprimée, en prendre la défense.

HASTINGS.

Sais-tu bien qui je suis?

DUMONT.

Oui, Lord présomptueux!

Je fais que tu jouis des titres fastueux
Qu'accompagnent toujours une grande opulence,
Une place élevée, une illustre naissance.
Mais je te vois ternir un aussi noble honneur

Insultant une femme avec tant d'impudeur.

HASTINGS.

D'un seul mot, je le vois, tous vos Braves, Madame,
Sont prêts à soutenir votre maison infâme.

DUMONT.

Prends garde à tes propos, Lord grossier, insolent!
Tu pourrois t'exposer à mon ressentiment.
Je pourrois te montrer qu'il coule dans mes veines
Des esprits tels que ceux qui coulent dans les tiennes
Le Ciel m'a fait honnête, il a tout fait pour moi:
Le Roi qui t'a fait Lord, a bien moins fait pour toi.

HASTINGS.

Homme impudent & vil! apprends quelle doit être
La distance entre nous, apprends à la connoître.

DUMONT.

Apprenez donc aussi que dans l'homme de cœur
Une femme toujours trouve son défenseur.

HASTINGS.

Qu'un vil valet me traite avec tant d'insolence!

(Ils mettent l'épée à la main, se battent, & Lord Hastings est désarmé)

DUMONT.

Où donc, Lord orgueilleux, est notre différence?
Vous seriez maintenant l'objet de mon courroux,
Si la vertu, l'honneur ne me parloient pour vous.
Je pourrois me venger, mais je n'ai nulle envie
De profiter du droit que j'ai sur votre vie.
Reprenez votre épée & jamais n'oubliez

E

La leçon qu'aujourd'hui de moi vous recevez.
 Qu'entre celui qui fait, ou qui venge une offense,
 C'est le fer qui décide & non pas la naissance.

HASTINGS.

Le hafard vous fert bien, votre triomphe est grand;
 Un repentir bien cher avant peu vous attend.

(Il sort.)

SCENE VII.

JEANNE SHORE, DUMONT.

JEANNE SHORE.

SON pouvoir est immense ; hélas ! qu'allons nous
 faire ?

Nous ne pourrons jamais sortir de cette affaire.

DUMONT.

Ne craignez rien, Madame, au Ciel ayez recours,
 Votre cause est la sienne, il vous doit son secours.
 Suivez les mouvemens que vous dicte votre ame,
 Ecoutez la vertu qui dans vous les réclame.
 Que les plus grands dangers ne puissent l'ébranler,
 Soyez ferme & que rien ne puisse vous troubler.
 Le Ciel vous conduira dans quelque heureux asile
 Pour y couler vos jours dans un repos tranquille.

JEANNE SHORE

Quand verrai-je la fin de mes malheureux jours ?

Mes yeux ne pourront-ils se fermer pour toujours ?
 Pourquoi ce corps glacé n'est-il pas à cette heure
 Placé dans sa dernière & paisible demeure ?
 Mon cœur, jusqu'à ce temps, plongé dans la douleur,
 Ne pourra plus goûter un instant de bonheur.

DUMONT.

Voulez-vous vivre en paix : fuiez le voisinage
 D'une perfide Cour, où tout vous fait ombrage,
 C'est là que le mensonge, afin de vous trahir,
 Vous berce & vous endort sous l'appas du plaisir.
 Là l'innocence n'est qu'un objet ridicule ;
 Et l'humble modestie, un sot & vain scrupule.

JEANNE SHORE.

Où fuirai-je, à présent que je suis sans secours,
 Et n'ai personne à qui je puisse avoir recours ?

DUMONT.

Belmour, ce tendre ami, connoit un domicile
 Eloigné du fracas de la cour, de la ville.
 Dans ce champêtre lieu se trouve une maison
 Solitaire & paisible, auprès d'elle un gazon,
 Un jardin agréable, une eau limpide & pure ;
 Ce site ravissant doit tout à la nature.

Dans cet heureux séjour un vertueux Pasteur
 Est le père & l'ami du pauvre laboureur.

Au milieu de l'orage il fut toujours paisible,
 Aux fureurs de la guerre il fut inaccessible,
 Quand le monde étonné des combats éclatans
 De deux partis armés pour de fiers prétendans,

Avoit les yeux ouverts sur York, sur Lancastres,
Et plaignoit d'Albion le fort & les désastres.
Là, vous ne craindrez plus les intrigues des grands,
Que leur rang élevé rend souvent insolens.
Vous y verrez Belmour toujours tendre & fidèle,
Emploier tous ses soins pour vous prouver son zèle.

JEANNE SHORE.

Se peut-il que ce lieu renferme un tel bonheur,
Un bonheur qui toujours fut le vœu de mon cœur ?
Hâtons-nous de partir, avant que la tempête
Ne vienne tout-à-coup fondre sur notre tête.

DUMONT.

Madame, ce départ met le comble à mes vœux ;
Je vais vous voir jouir du fort le plus heureux.
Bannissez vos chagrins ; une tranquille aisance
Les douceurs de la vie, & même l'abondance,
Sanscesse autour de vous verseront pour toujours,
Le bonheur & la paix sur la fin de vos jours.
Ainsi quand le Printems ranime la nature,
Parfeme nos guérets d'une tendre verdure,
Excite en Philomèle un amoureux désir,
Lui fait bâtir son nid, & la livre au plaisir ;
Dans une place sûre avec peine trouvée,
Elle vient déposer sa petite couvée,
Dont un jour le gosier, flexible, harmonieux,
Doit faire retentir & les bois & les cieux,
Dans un lieu si caché que le berger ne puisse
Dans son malin vouloir y porter préjudice,

Où le serpent rusé ne puisse parvenir,
L'aquilon furieux se faire ressentir.
Contente de son choix, partout elle regarde
Se tient là constamment & toujours est en garde,
On ne l'apperçoit plus souvent, comme autrefois,
Aller, venir, voler, gazouiller dans le bois.
Tous les soirs on entend, à travers le feuillage
Les sons mélodieux de son charmant ramage.
Dans ce petit endroit, quelque tems resserré,
Son amour maternel y reste concentré.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente la Cour.)

ALICIE, seule, un papier à la main.

CHERCHONS le protecteur : cachons soigneusement

La main qui lui remet ce papier important.
Tout lui fait espérer, lui promet la couronne :
Il avoue à présent ses prétentions au trône ;
Il craint encore Hastings, seul fidèle à la loi,
Qui fait de l'Orphelin son légitime Roi :
Là dessus est tracé le plan de ma vengeance ;
Je représente au Duc la juste défiance ;
Je lui laisse entrevoir d'Hastings l'esprit flottant,
Et combien il pourroit le séduire aisément.
J'ose lui dénoncer, pour cause impérieuse
De son zèle obstiné, ma rivale odieuse.
O jalousie ! ô toi, monstre horrible & cruel,
A la douce amitié poison toujours mortel !
Un moment te suffit pour convertir en rage,
Cette aimable douceur, du sexe le partage ;
La haine, la vengeance agitent tour-à-tour
Mon cœur, où la fureur a remplacé l'amour.

SCÈNE II.

ALICIE, JEANNE SHORE.

ALICIE, *(continuant, à part.)*

LA voilà, cette femme autrefois si chère;
Je ne vois qu'à regret, cette cruelle amie.

JEANNE SHORE.

O ma chère Alicie!

ALICIE.

Ah! quel nouveau malheur
Vient encore agiter & tourmenter ton cœur?

JEANNE SHORE.

Cet ami, dont Belmour m'avoit vanté le zèle,
Qui pour moi devoit être un ami si fidèle. . .

ALICIE.

Dumont?

JEANNE SHORE.

M'est enlevé pour périr en prison.

ALICIE.

De ce coup imprévu connois-tu la raison?

JEANNE SHORE.

Son zèle, je le crains, hardi, ferme & sévère,
aura sur lui, d'Hastings attiré la colère.

ALICIE.

De Lord Hastings?

49
JEANNE SHORE

JEANNE SHORE.

Un jour je pourrai t'informer
De l'accident nouveau qui vient de m'allarmer ;
Mais du moment présent dépend mon espérance,
Et dans ce papier seul je mets ma confiance.
J'attends ici le Duc à qui je vais l'offrir,
Me jeter à ses pieds, tacher de l'attendrir,

*(Elle donne le papier à Alicie qui l'ouvre,
& feint de le lire.)*

ALICIE *(à part.)*

Ma rivale à présent de rien ne se défie ;
Il faut, dans ma fureur, que je la sacrifie.
Malheur à sa beauté ! puissai-je la flétrir,
Et de tes yeux, Hastings, à jamais la bannir !
Tu me trahis comme elle, & n'es pas moins coupable,
Crains de braver les coups de ma haine implacable.

(Elle tire l'autre papier.)

JEANNE SHORE.

Voici le protecteur, donne-moi le papier
Qu'à tes mains, à l'instant, je viens de confier.
Le voilà ,donne-moi. . .

ALICIE.

Pour l'amour, la vengeance !

*(Elle lui donne le papier
qu'elle avoit, en place du sien.)*

SCENE III.

LE DUC DE GLOSTER, SIR RICHARD

RATCLIFF, CATESBY, *Courtisans,*

Et autres, Et les précédentes.

JEANNE SHORE.

O Noble protecteur, prends en main ma défense,
(*Elle se met à genoux.*)

Ecoute la pitié, je l'implore à genoux,
Et ne fais point sur moi retomber ton courroux.
Eloigne le malheur dont je suis poursuivie,
Et donne moi du pain, pour conserver ma vie.

GLOSTER,

(*recevant le papier, Et la relevant.*)

Madame, levez vous, & modérez vos pleurs.
Vous allez voir bientôt la fin de vos malheurs . . .
Il faudroit posséder un cœur impitoyable
Pour n'être point émû par un objet aimable.
Vous avez fait le choix d'un zélé défenseur,
Il s'est montré pour vous ardent médiateur.
Des affaires d'état demandent ma présence,
Laissez-nous un moment, comptez sur ma clémence.
Je vais vous rappeler, m'occuper promptement
A donner à vos maux quelque soulagement.

F

JEANNE SHORE.

Le Ciel puisse à jamais dans une paix durable.
 Vous combler d'un bonheur tranquille, inaltérable!
 Sortons, ma chère, viens, daigne avancer ton bras,
 Je suis foible, conduis & dirige mes pas.
 C'en est fait, tu verras ta malheureuse amie,
 Victime de la haine & de la perfidie.

(Elles sortent.)

SCENE IV.

GLOSTER, RATCLIFF, CATESBY.

GLOSTER.

ELLE est bien affligée; il paroît que son cœur
 Ne peut plus résister au poids de son malheur.
 Les femmes n'ont jamais la force de combattre,
 Le choc de la douleur suffit pour les abattre.
 Mais lisons sa requête . . . ah! Qu'est-ce que je vois
 Vous Catesby, Ratcliff, approchez, aidez-moi
 A voir dans cet écrit que je ne peux comprendre
 Quels feroient ses projets, ce qu'elle en peut attendre.

(Il lit)

- “ Protecteur de l'Etat, ne soyez point surpris;
- “ Cet écrit en secret vous doit être remis.
- “ Je vois le Lord Hastings pour vous rempli d'estime,
- “ Prêt à vous avouer pour son Roi légitime:
- “ Mais Shore entièrement maitresse de son cœur,

“ De tous vos intérêts l'éloigne avec ardeur.
 “ Bannissez cette femme, elle seule s'oppose
 “ Au désir qu'a ce Lord d'embrasser votre cause. ”

RATCLIFFE.

Cet écrit me paroît tout-à-fait étonnant.

CATESBY.

Le mystère est aussi pour moi fort surprenant.

GLOSTER.

Vous voyez que j'en ai dans l'instant connoissance

RATCLIFFE.

De tout ce qu'il contient elle est dans l'ignorance.

GLOSTER.

Oh! Je n'en doute pas: elle ne peut prévoir

L'effet que cet écrit pour elle doit avoir.

Il faudroit bien manquer de raison, de prudence,

Pour s'occuper d'objets de si grande importance.

Si jamais elle ôsoit parler, s'entretenir

Sur de pareils sujets, je saurois l'en punir.

CATESBY.

L'auteur de cet écrit, malgré sa hardiesse

Montre par là son zèle à servir votre Altesse.

GLOSTER.

Dans un moment Hastings va venir, je l'attends,

Moi-même je veux voir quels sont ses sentiments,

Tâcher de découvrir les projets qu'il médite;

S'il est pour Edouard, qu'il s'en fasse un mérite,

Je saurai me venger. silence, le voici:

Ayez les yeux sur moi; ne sortez point d'ici.

(Ils se parlent bas.)

SCENE V.

LES PRECEDENTS, HASTINGS.

HASTINGS. (*Toujours occupé de
Jeanne Shore.*)

CETTE femme est toujours présente à ma pensée,
Toujours de ses refus mon ame est oppressée.
Ce n'est que le désir qu'elle veut exciter
Par la haute vertu qu'elle vient d'affecter.
J'ai déjà fait punir son valet téméraire
L'exemple lui fera redouter ma colère.

GLOSTER, (*à Ratcliff & Catesby.*)

D'après ma volonté ne manquez pas d'agir,
A l'heure du conseil vous viendrez m'avertir.

(*à Hastings.*)

Je vous salue, Hastings, j'ai rempli votre attente,
Shore vient de paroître, elle est intéressante.
Son naturel si doux, sa charmante beauté,
N'auront plus à lutter contre l'adversité.
Je l'ai bien assurée, en vantant votre zèle,
Que par égard pour vous, je ferois tout pour elle.

HASTINGS.

De ce moment, Mylord, je m'impose la loi
De vous rendre à jamais mon hommage & ma foi.

GLOSTER.

Sur moi vos sentimens ont beaucoup d'influence,

Et j'aime à partager avec vous ma puissance.
Mais c'est assez, laissons ce sujet pour l'instant ;
Parlons d'un autre objet beaucoup plus important.
Le trouble est dans l'Etat ; un désordre effroyable ;
Et malgré tous mes soins bientôt irréparable,
Se fait sentir partout : déjà les citoyens,
Portés à la révolte, en cherchent les moyens.
Le peuple, toujours peuple, ose pousser l'audace,
Jusques à mépriser les personnes en place.
Déjà tous les états sont en convulsion ;
Parmi les citoyens il n'est plus d'union.
Le cours de l'or se trouve obstrué dans sa source,
Le pauvre & l'artisan sans aucune ressource.
Ce désordre toujours donne un puissant attrait
A secouer le joug, à manquer au respect,
Aussi l'on voit déjà la vile populace
Prendre dans ses propos le ton de la menace.

HASTINGS.

L'abondance entretient souvent les factions,
Fomente les aigreurs & les dissensions ;
L'on voit presque toujours lorsqu'ils sont dans l'aisance
Les esprits turbulens affecter l'insolence :
Si les séditieux, hardis à se montrer,
Ne respectent plus rien, osent tout censurer,
C'est que l'autorité n'est que trop indulgente ;
La justice n'est pas assez prépondérante.

GLOSTER.

C'est-là la seule cause, Hastings, de nos malheurs ;
Nous n'avons pas besoin de les chercher ailleurs.
Si dans tout le royaume il regne un tel désordre,
Que l'on ne pourra plus y substituer l'ordre,
Cela doit arriver quand très imprudemment
Le Sceptre est déposé dans les mains d'un enfant,
Qu'au mal, à l'injustice on peut toujours in luire ;
Qui ne fait, & ne peut que se laisser conduire :
Et tant que l'on verra les enfans gouverner,
Quel bonheur pour l'Etat peut-on en espérer ?

HASTINGS

Le Roi, j'en suis d'accord, est encore en bas âge ;
Ce tems pourroit pour nous être un moment d'orage,
Si le Duc de Gloster par tous ses grands talens,
Ne savoit contenir les esprits mécontents.
Ainsi du jeune Roi le trône & la jeunesse
Trouvent un sûr soutien auprès de votre Altesse.

GLOSTER.

Le Conseil, il est vrai, m'a remis le pouvoir :
Mais quel pouvoir ! Hélas ! Il fait mon désespoir.
Pour tous mes ennemis il est peu redoutable,
A tous mes vrais amis encore moins favorable,
Si j'avois en effet le pouvoir dans la main,
Que je pûs disposer de tout en Souverain,
On verroit avant peu les abus disparaître,
L'ordre se rétablir, le calme reparoître.
Les esprits cesseroient de s'agiter entre eux,
Pour des titres qui sont suspects & vicieux.

HASTINGS.

Sur tout ce que j'apprends j'étois sans défiance,
Bien loin de croire à tant de méfintelligence.

GLOSTR.

Rien n'est plus vrai, mes yeux en ont été témoins.
Cette affaire importante exige tous nos soins.
Connoissez-vous l'effet que fit Shaw le Ministre
Sur le peuple assemblé, lorsque d'un ton sinistre,
En citant l'Evangile, à fond il a traité
Des enfans du feu Roi la légitimité:
Soutenu que greffer sur la souche royale
Un enfant naturel étoit un grand scandale:
Puis parlant de l'hymen, par le Roi contracté,
Avec Elizabeth, il a représenté
Que la ditte alliance avoit été conclue
Un très long-tems après que l'autre fut rompue,
Que c'étoit dans ce tems d'un impudique amour,
Que les fils d'Edouard avoient reçu le jour.

HASTINGS.

Il existe partout des êtres fanatiques
Cherchant à propager leurs erreurs emphatiques,
A soulever le monde à force d'argumens,
Etayés sur un fond de faux raisonnemens,
Inventés pour troubler l'esprit, la conscience
De tous ceux qui dans eux ont mis leur confiance.
On a pris ce moyen, on doit le présumer,
Pour exciter la guerre & partout l'allumer;
On fait depuis longtems quelle sera la forme

Sur laquelle il faudra que chacun se conforme
 Pour régler, & donner cours à l'autorité;
 Par le Roi, les Etats, ce plan est arrêté.
 Et verrons-nous jamais s'amortir ces querelles,
 Dont les suites pour nous sont toujours si cruelles,
 Et se détruire enfin, cette convulsion,
 Qui d'Albion bannit la paix & l'union?
 Si chaque mécontent, d'un esprit indocile,
 Croit devoir soulever la canaille imbécile,
 En la trompant sans cesse, en mettant sous ses yeux
 Des sophismes encor plus vains que captieux.

GLOSTER.

Si quelqu'un de l'Etat vouloit changer la forme
 Par quelque salutaire & prudente réforme.

HASTINGS.

Que de tous changemens maudit soit l'inventeur,
 Du bien de son pays perfide destructeur!
 Ah! qu'il soit confondu, ce scélérat, ce traître,
 Que partout en horreur il n'ose plus paroître,
 L'ambitieux mortel qui pourroit par orgueil,
 Renverser son pays, le plonger dans le deuil,
 Puisse le Ciel vengeur lancer sur lui la foudre,
 Qu'avec ses partisans il soit réduit en poudre.

GLOSTER.

Il est un zèle, Hastings, qu'on ne doit point avoir
 Qui s'éloigne souvent des bornes du devoir.

HASTINGS.

Excusez-moi, Mylord, je vais trop loin peut-être;

Si je suis affligé, pourrois-je ne pas l'être,
Au souvenir cruel de ces tems orageux
Tout inondés du sang de tant de malheureux ?
Jours de calamité, de terreur, de désastre,
Où l'on voioit York armé contre Lancaïre,
Portant partout la mort, combattre avec fureur,
Pour défendre leurs droits, soutenir leur honneur ;
Où l'on voioit le rapt, le meurtre & le carnage,
Faire dans Albion le plus affreux ravage :
Les Temples abattus, les palais, les Cités,
Remplis d'assassinats, d'horribles cruautés,
Les Prélats & les Grands d'une vie exemplaire
Etre foulés aux pieds, trainés dans la poussière.
O ma Patrie, en butte à vos propres enfans,
On vous vit dans les pleurs, dans les gémissemens,
Comme une tendre mère, égorgée & trahie,
Verser tout votre sang, perdre pour eux la vie.
Qui peut, s'il s'en souvient, ne pas faire serment
De plonger un poignard dans le cœur du méchant,
Dont la farouche humeur, l'ambition coupable
Pourroient renouveler cette scène exécrable,
Et qui nous remettroit encore sous les yeux
Ces spectacles de sang, & ces meurtres affreux.

GLOSTER.

Quoi donc ? Cette amitié, que vous m'aviez jurée,
Pourroit-elle être, Haslings, de si courte durée ?
Pourriez-vous en vouloir à présent à mes jours ?
C'est ce que je dois craindre après un tel discours.

G

HASTINGS.

Augurez mieux, Milord, de ma délicatesse,
Je n'oserois jamais soupçonner votre Altesse.
Le Ciel ne voudra point que pour un tel sujet,
De mon ressentiment vous deveniez l'objet.

GLOSTER.

O Noble Hastings! Venez, & que je vous embrasse.
(il l'embrasse.)

Vos sentimens sont grands, non, rien ne les surpasse.
Nous sommes entourés de dangers imminens,
Usons de diligence, & soions vigilans;
La probité, dans vous, peut être trop austère,
Mais l'amitié, pour moi, n'en est pas moins sincère.
Aimez votre pays, faites toujours son bien,
Et montrez-vous du Roi le plus ferme soutien,
Croiez-moi votre ami, c'est ce que je désire,
Et d'être aussi le vôtre est le but où j'aspire.
(il sort.)

SCENE VI.

HASTINGS. *seul.*

JE n'ai point pratiqué les astuces des Cours,
Je n'ai voulu jamais en sonder les détours.
Le Duc, j'aime à le croire, est généreux, sincère
Et sur le point d'honneur il fut toujours sévère:
Mais il vient de traiter un point bien délicat,

Mon cœur sur ce sujet se montre avec éclat.
 C'est un feu dévorant qui m'échauffe & m'anime,
 Et de mon ame il est le sentiment sublime.
 Dans elle, je l'avoue, il tient le premier rang;
 Je le préfère même aux liens sacrés du sang,
 Chérissant ma patrie audessus de moi-même,
 De son bonheur toujours j'ai fait mon bien suprême:
 C'est dans lui que je mets ma tendre affection,
 Et je fonde sur lui ma réputation.
 Ainsi que les Romains, je veux m'en faire gloire,
 Et parvenir comme eux au temple de mémoire;
 Rempli pour mon pays du même dévouement,
 Je donneroïis ma vie, & je mourrois content.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GLOSTER, RATCLIFF, CATESBY.

GLOSTER.

L'UNIQUE résultat de notre conférence
Est que tout changement seroit de conséquence,
Un moment je l'ai vu prêt à nous insulter :
Déjà même il parloit d'oser se révolter.
Mais, sans qu'il s'en doutât, revenant sur moi-même,
J'ai pris un autre plan, & changé de système ;
J'ai loué pour son Roi son tendre attachement ;
C'est alors qu'il m'a cru du même sentiment,
Ne différons donc plus, & sans chercher à feindre,
Ne comptons plus sur lui, cessons de nous contraindre.

RATCLIFF.

C'est très fâcheux pour nous, il étoit important
De conserver ce Lord actif, intelligent.
De son nom vous auriez tiré grand avantage,
Pour vous, pour nos projets, sa perte est un dommage.

GLOSTER.

Se séparant de nous, il confirme l'avis
Qui vient dans cet instant de nous être remis :
Il prouve évidemment qu'il n'est que cette femme,

Qui dirige à son gré les ressorts de son âme.
C'est elle qui l'attache au parti de son Roi,
Encourage son zèle à défendre la loi.

CATESBY.

S'il est vrai que ce Lord montre autant de foiblesse,
Qu'elle soit de son cœur absolument maitresse,
Arbitre de son sort, pouvant en disposer,
Il n'est rien qu'avec lui vous ne puissiez ôser :
Ayez soin de toujours la tenir en tutele,
De lui vous ferez sûr, en vous assurant d'elle.
Qu'elle n'ait d'autre soin que de vous obéir,
Et toujours comme vous, penser, parler, agir.

RATCLIFF.

De sa douce beauté qu'elle tire avantage
Pour plaire à votre Altesse, & vous en faire hommage ;
Qu'en esclave soumise à vos commandemens,
Elle soit toujours prête à vos amusemens :
Que ses yeux jusqu'ici fermés à la lumière,
Aujourd'hui pour vous seul entr'ouvrent la paupière,
Que sa raison docile à votre volonté,
Vous obéisse en tout avec célérité.
A recevoir le joug qu'elle soit toujours prête,
Que votre Altesse enfin en fasse la conquête.

GLOSTER.

J'approuve vos conseils, ils sont sages, prudens ;
Je veux les suivre en tout, & sans perdre de tems.
Catesby, vous pouvez à l'instant l'introduire,
Reposez-vous sur moi, laissez-la moi conduire.

(*Catesby & Ratcliff sortent.*)

*SCENE II.**GLOSTER, seul.*

QUE l'homme est à mes yeux bien digne de mépris,
Qui se laisse conduire, & toujours est épris
De ce sexe léger, sexe foible & frivole,
Dont il ne rougit pas de faire son idole !
Un composé d'orgueil, dont on voit si souvent,
Les projets mal conçus changer comme le vent,
Ressembler aux couleurs des gouttes de rosée,
Dont au soleil levant la terre est infusée !
De l'homme la raison, ce don du Créateur,
Ne devrait-il donc pas assurer son bonheur ?
Et cependant on voit les hommes les plus sages
Avoir été souvent séduits dans tous les âges.

*SCENE III.**GLOSTER, JEANNE SHORE.*

MAdame, approchez-vous, vous venez à propos
Ne perdez pas courage, ayez l'âme en repos.
Nous sommes informés de vos sujets de plaintes,
Je vais y mettre fin, & dissiper vos craintes.

Plusieurs des Conseillers m'ont fort sollicité
D'employer la rigueur de mon autorité ;
Je suis plus indulgent, cette dure sentence
A sur le champ été changée à mon instance ;
Et vous allez jouir d'une position
Plus douce que jamais sous ma protection.

JEANNE SHORE.

Que tous les vœux d'un cœur plongé dans la détresse
Sauvé du désespoir entourent votre Altesse !
Hélas ! Qu'ai-je donc fait ? Et sur quel fondement
Ai-je pu mériter ce cruel jugement ?

GLOSTER.

Ils vous accusent tous de vous mêler d'affaires
Hors de votre ressort, qui vous sont étrangères,
De donner votre avis, d'y vouloir attirer
Les membres du Conseil & de leur suggérer
Par vos séductions & par vos artifices
De gouverner l'état au gré de vos caprices.

JEANNE SHORE.

Ah ! Plût-à-Dieu, Milord, que dumoins comme moi,
Les intriguans du jour se fissent une loi
De s'occuper chez eux, y demeurer tranquilles
De ne point se donner des peines inutiles
A censurer le mal qui se commet ailleurs,
Mais plutôt prendre soin d'examiner leurs cœurs,
Gémir sur les sujets d'ennui, d'inquiétude,
Qui viennent les troubler jusqu'en la solitude.

GLOSTER.

Allez, je fais jusqu'où s'étend votre pouvoir,
Et que pour réussir vous n'avez qu'à vouloir.
Je fais fort bien qu'Hastings est épris de vos charmes,
Qu'il n'est point éloigné de vous rendre les armes.
Un homme tel que lui, fait pour être écouté,
Ne peut être reçu de vous qu'avec bonté.
C'est un amour qui doit servir votre fortune,
Et bannir à jamais loin de vous l'infortune,
Rétablir votre état, vous bien remettre en Cour,
Qui deviendra pour vous un fortuné séjour.
Même encore je puis vous montrer une route
Qui, si vous la suivez, pourra sans aucun doute
Etre un événement pour vous des plus heureux
Vous procurer un bien réel, avantageux.
Alors pour avoir fait le bien de la patrie,
Vous en ferez toujours honorée & chérie.

JEANNE SHORE.

Se peut-il que ma main puisse être l'instrument
Du bien & du bonheur? & dites moi comment;
Instruisez votre esclave; en toute circonstance,
Vous pouvez être sûr de son obéissance.
Elle est dès à présent prête; à tous les instans,
D'aller exécuter tous vos commandemens.

GLOSTER.

Madame, c'est fort bien. Il me reste à vous dire
Que, pour bien des raisons trop longues à déduire,
L'Etat, ayant jugé peu propres à régner

Les enfans d'Edouard, il veut les éloigner.

JEANNE SHORE.

Milord, de grace ! . . .

GLOSTER.

Il croit qu'il est de la prudence
Du Trône d'Albion d'écarter leur enfance ;
Il s'occupe à trouver une plus sûre main
Afin d'y déposer le pouvoir souverain :
Et quoique rien ne soit si raisonnable à faire,
Que de conduire à bien cette importante affaire,
D'Hastings nous ne pouvons avoir l'assentiment,
Ou par bizarrerie, ou par entêtement.

JEANNE SHORE.

Quoi ? C'est le Lord Hastings ? Quoi ? c'est lui qui
s'oppose ?
C'est lui qui croit devoir défendre cette cause ?

GLOSTER.

Oui, lui-même.

JEANNE SHORE.

En faveur de sa belle action,
O Ciel ! sur lui repands avec profusion,
Du Céleste séjour, tes bienfaits adorables,
Verse, verse sur lui tes graces ineffables.
Sauve-le de l'opprobre & de l'adversité.
Que ta gloire le couvre à perpétuité !
Que son nom révééré toujours d'âges en âges
Soit le pur & sincère objet de nos hommages,

GLOSTER.

Que veut dire ceci ?

H

JEANNE SHORE.

D'un pouvoir inhumain,
 Les malheureux enfans de notre Souverain,
 Sans secours, sans appui, feroient-ils les victimes?
 Et le ciel permettroit ces excécrables crimes!
 Leurs vœux à l'Eternel feroient-ils adressés,
 Sans qu'ils fussent par lui à l'instant exaucés?
 Prends la défense, Hastings, de la cause sacrée,
 Montre-toi l'envoyé de la voute Ethérée,
 Du Dieu qui, d'un clin d'œil, parcourt cet univers,
 Récompense les bons, & punit les pervers.
 Viens, poursuis, brave Hastings, sauve de la misère
 Des enfans malheureux, sois leur Dieu tutélaire.
 Pour ton Roi montre-nous aujourd'hui la valeur
 Dont pour lui tu fis preuve au tems de sa faveur.
 Le ciel, dans cette cause, & si grande & si belle,
 S'armera de sa foudre, & combattra pour elle.

GLOSTER.

Votre discours au ciel est sublime, éloquent.
 Votre esprit s'y fait voir sur un ton fort brillant:
 Mais ma faveur n'est point pour ces beaux tours de
 phrase,
 Pour ces mots si sonans, & si remplis d'emphase.

JEANNE SHORE.

Quoique le feu Roi soit de ma perte l'auteur,
 Il n'en étoit pas moins mon Roi, mon bienfaiteur,
 Mon cœur ne peut souffrir de telles injustices,
 Toujours condamnera de si bas artifices;

Ne voit qu'avec mépris d'injustes prétendans
Dépouiller de leurs droits de malheureux enfans.

GLOSTER.

Cette affaire, Madame, est pour vous importante,
Croyez moi, montrez vous circonspecte & prudente;
Il y va de vos jours; prenez garde surtout
De laisser ma clémence, & me pousser à bout.
Vous savez mes projets; faites vous un mérite
De les prendre à présent pour règle de conduite;
Ou vous verrez bientôt la force de mon bras
S'appesantir sur vous, partout suivre vos pas.

JEANNE SHORE.

Que ma langue n'est-elle aussi forte & puissante
Que l'est celle des Rois, & comme elle imposante!
Que ne puis-je employer les grâces du discours!
Au langage Divin avoir même recours,
Des cendres de mon Roi prendre en main la défense,
Vengér en même temps les droits de l'innocence.

GLOSTER.

Madame, frémissiez, surtout craignez de voir
J'usqu'où je peux sur vous étendre mon pouvoir;
Combien je peux vous rendre abjecte & méprisable,
Si vous étiez l'objet de ma haine implacable:
Et que je puis vous faire éprouver, si je veux,
Tout ce que la misère aura de plus affreux.
Je pourrois vous ôter tout abri sur la terre,
Ne vous laisser pour lit qu'une insensible pierre:
Alors vous pousserez des soupirs nuit & jour,

Qui seront par les vents emportés sans retour ;
Et tombant sous les coups de ma juste vengeance,
Vous maudirez cent fois votre affreuse existence.

JEANNE SHORE.

Que je sois à jamais sans secours, sans amis,
Et sans aucun soutien contre mes ennemis,
Vagabonde en des lieux, d'où la paix soit bannie,
Où l'on ne goûte plus les douceurs de la vie,
Contrainte d'habiter un stérile désert,
Sans pouvoir y trouver ni gîte, ni couvert,
De n'avoir au milieu des soucis, des alarmes,
Pour pain que mes soupirs, pour boisson que mes
larmes,

Avant que je consente à retirer mon sein,
A détourner les yeux du timide orphelin,
Toujours intéressant, lorsque dans son enfance,
Il accourt dans nos bras demander assistance.

GLOSTER.

Fort bien : nous allons voir à donner un assaut
A ce cœur opiniâtre, & si fier & si haut.
Holas ! quelqu'un, holas !

SCENE IV.

LES PRÉCEDENS. RATCLIFF, CATESBY

RATCLIFF.

MILORD, daignez nous dire
Quel service de nous votre Altesse désire.

GLOSTER.

Ratcliff, & Catesby, approchez tous les deux,
 Et loin de ma présence, expulsez, je le veux,
 Et sans plus différer, cette infâme adultère ;
 Laissez-la dans la rue expirer de misère.
 Par tous les carrefours envoyez proclamer
 Que sous peine de mort, nul n'ose présumer
 Aller contre mon ordre, avoir la hardiesse
 D'oser lui procurer secours d'aucune espèce ;
 Qu'au profit de l'Etat soient saisis sur le champ,
 Sa maison & ses biens ; qu'on l'emène à l'instant,

JEANNE SHORE.

Regarde ta servante, ô toi, juge équitable !
 Vois ses pleurs, ses soupirs, son état déplorable.
 Grand Dieu ! tu m'as jugé dans ta sévérité ;
 Le chatiment est dur ; mais je l'ai mérité.
 Puis-je par cette voie expier une vie,
 De crimes, de remords, sans cesse poursuivie.
 Venge-toi ! mais hélas ! accorde moi le don
 De pouvoir dans la tombe espérer mon pardon.

(Elle sort, gardée par Catesby & autres.)

SCENE V.

GLOSTER, RATCLIFF, & autres.

GLOSTER.

C'ETOIT le seul parti que nous eussions à prendre,
 Sans lequel nous n'aurions ôsé rien entreprendre.

Elle n'a pas daigné respecter mon pouvoir,
 En agir de la sorte est pour elle un devoir ;
 Qu'à mon ordre, au besoin, une garde soit prête.

RATCLIFF.

Le conseil pour entrer, vous présente requête.

GLOSTER.

Vous pouvez l'introduire.

SCENE VI.

LE DUC DE BUCKINGHAM, LE COMTE
 D'ERBY, L'EVEQUE D'ELI,

autres du conseil, les précédents.

*(Le Duc de Gloster prend sa place au plus haut
 bout de la salle, alors les autres s'asseyent.)*

D'ERBY

ENFIN ces jours heureux,
 Si long-tems désirés, vont combler tous nos vœux.
 Nous allons donc placer le Sceptre d'Angleterre,
 Dans les mains d'Edouard, son vrai dépositaire.

HASTINGS.

Il est, à ce qu'on dit, de lâches intriguans,
 On fait pour la plupart qu'ils sont tous imprudens.
 Ils ôsent contester son droit à la Couronne,
 Lui veulent enlever & le Sceptre & le trône.
 Nous devons donc, Milords, procéder promptement
 A fixer l'heureux jour de son couronnement

Afin de mettre fin à tant d'extravagances,
La seule occasion des méfintelligences.

D'ERBY à Gloster.

Que votre Altesse daigne avoir cette bonté
De nous faire savoir qu'elle est sa volonté.

GLOSTER.

Milords, vous êtes tous pour moi très respectables,
Fort occupés du bien, justes & raisonnables.
Je veux m'abandonner à vos sages avis,
Prêt à les recevoir, venant de vrais amis.
Comment punirez-vous ces monstres exécrables,
Gangrénés des forfaits les plus abominables,
Des secrets de l'Enfer vils coopérateurs,
De charmes, de poisons perfides inventeurs,
Lesquels ont employé ces affreux sortilèges,
Pour porter jusqu'à moi leurs projets sacrilèges.

HASTINGS.

Votre Altesse est, je crois, si nécessaire au Roi,
Que j'ose prononcer, non seulement pour moi,
Même pour vous, Milords, dont je me rends l'organe.
Et dont la volonté de ma bouche s'émane,
Qu'on doit punir de mort tout détestable auteur
De ces crimes honteux qui font fremir d'horreur.

GLOSTER.

Jugez, Milords, combien j'ai raison de me plaindre,
J'en peux donner la preuve & le puis sans rien crain-
dre

(Il découvre son bras.)

Voiez l'état affreux où mon bras est réduit,
Il ressemble à ce germe avant le tems produit.
D'Edouard c'est la femme, & cette infame Shore,
Ces forcières de nuit qu'on déteste, qu'on abhorre,
Dont les filtres mortels & les charmes puissans,
Les conjurations, & les chiffres sanglans,
Ont évoqué le Dieu qui régne sur l'abîme,
Sont venus jusqu'à moi me prendre pour victime.

HASTINGS.

S'il se trouve un coupable. . .

GLOSTER.

Osez le contester :

Vous êtes bien hardi de paroître en douter.
Infâme associé de la vile forcière,
Le fauteur des forfaits de l'horrible Mégère,
Toi qui de ses complots fais mouvoir le ressort,
Et cherche les moyens de me donner la mort
Vous, Gardes, avancez.

(La garde entre.)

Milords, soiez sans crainte,

Sur le Lord Hastings seul tombe ma juste plainte.
Son crime est à mes yeux la haute trahison :
Qu'on l'arrête à l'instant, qu'il soit mis en prison,
Que sa tête me soit remise tout-à-l'heure,
Et sans plus différer au plus tard dans une heure.
Mes ordres, vous Ratcliff, faites exécuter ;
Vous, Milords, avec moi venez vous concerter.

(Gloster sort suivi du Conseil)

SCENE VII.

HASTINGS, RATCLIFF, & la Garde.

HASTINGS.

HElas ! mon cher Ratcliff, dis-moi si je sommeille,
Dis-moi si je respire, & dis-moi si je veille,
L'ai-je bien entendu ? comment ! à l'échaffaut !
Je ne puis supporter un si cruel assaut.
Ah ! sûrement la mort n'est pas aussi sensible
Qu'une telle surprise, une horreur si terrible.

RATCLIFF.

Le Duc a prononcé, son ordre est absolu,
Vouloir y réfléchir est pour vous superflu.
Ne perdez point de tems, armez-vous de courage,
Montrez que vous savez faire face à l'orage.
Soyez toujours le même à ce coup imprévu,
Il faut paroître tel qu'on vous a toujours vu.

HASTINGS.

De toi, j'apprends, Ratcliff, ce qui me reste à faire
Pour me montrer en homme à mon heure dernière ;
Mais comment rappeler mes esprits consternés,
D'un coup si violent encor tout étonnés ?
Je n'ai donc plus d'espoir, plus rien à me promettre,
A mon horrible sort il faut bien me soumettre.
Sachons tirer du moins de la nécessité,
D'envisager la mort avec tranquillité.
Il s'agit de courir le hasard ordinaire

Dans les combats pour moi si souvent volontaire,
Et de fermer les yeux sur la perversité
De l'homme, & du tiran l'infâme cruauté ;
Mais aussi cette mort aura pour moi des charmes,
Elle m'épargnera de verser bien des larmes :
Elles auroient coulé sur les calamités
Dont on verra bientôt ces pays infestés.

SCENE VIII.

LES PRECEDENS, ALICIE.

ALICIE.

PLACE! retirez-vous, dans ma douleur profonde
Je ne me connois plus, je ne suis rien au monde.
Je veux, oui, je le veux, pour la dernière fois,
Le ferrer dans mes bras, qu'il entende ma voix.
Hastings! Hastings!

HASTINGS.

Helas ! à mon heure dernière,
Pourquoi viens-tu troubler ma pénible carrière ?
Pourquoi par tes accès m'enlever cette paix
Dont mon âme bientôt va jouir à jamais ?
Retire-toi d'ici, laisse-moi, je te prie.

ALICIE.

Un moment avec toi, permets, je t'en supplie,
Je le dois, & je veux exhaler ma fureur,
Te peindre de mon âme & la rage & l'horreur.

Exécra'ble Tiran! puis-je voir la tempête
Des maux les plus affreux te fondre sur la tête?

HASTINGS.

Que peut signifier cette horrible douleur?

ALICIE.

Oui, c'est moi qui conduis le poignard dans ton cœur.

HASTINGS.

Parle, radoucis-toi, réprime ta colère.

Ne me tiens en suspens, & rentre dans ta sphère.

Dans ce moment de mort je me sens arrêté

Par mille souvenirs dont je suis tourmenté,

Je sens mon âme en être atteinte & déchirée,

Ils augmentent le trouble auquel elle est livrée.

Tous me demanderoient beaucoup d'attention,

Et je n'ai pas le tems de la réflexion.

Eloignez-vous, il est pour moi de conséquence

De remplir un devoir de très grande importance :

Un siecle il me faudroit pour m'en bien acquitter,

Et je n'ai qu'un instant dont je puis profiter.

ALICIE.

C'est ma rage aujourd'hui qui te prend pour victime,

C'est elle qui te plonge au fond de cet abîme ;

C'est moi qui, sur ta tête, entasse tous les maux,

De la mort y suspend la détestable faulx ;

C'est moi qui te moissonne aujourd'hui de la terre,

Oui, c'est moi dont la main t'étend sur la poussière.

HASTINGS.

Je ne te comprends pas, se peut-il que ta main

Puisse être l'instrument de ce coup inhumain?

Et si tu l'as commis, quel peut être le crime
Qui m'a pu mériter d'en être la victime ?
Avec moi n'as-tu pu te reconcilier ?
Et n'est-il que ma mort qui puisse l'expier ?

ALICIE.

Cruel ! c'est ton mépris qui m'a pénétré l'âme,
Allumé dans mon sein une brûlante flamme ;
J'ai senti que la honte excitoit mon courroux,
J'ai couru me venger dans mon transport jaloux.
Au Prince de Gloster j'ai pris parti d'écrire,
Hélas ! je ne fais quoi, je finis par lui dire,
Que, contre ses jours, Shore, après t'avoir pressé
D'entrer dans un complot, enfin t'avoit forcé.
Le Protecteur m'a crû. Dans mon délire extrême
J'inventai, je forgeai l'horrible stratagème.
A la fureur du Duc je voulois la livrer,
C'est sur ta tête, Hastings, que j'ai sû l'attirer.

HASTINGS.

Peux tu me voir encor avec tes yeux perfides ?
Ah ! détourne de moi leurs regards homicides.
Mais pourquoi te maudire à mon dernier moment ?
Allez & laissez-moi ; je meurs dans un instant.

ALICIE.

Cruel Hastings ! peux-tu me bannir de ta vue ?
De mon horrible sort conçois-tu l'étendue ?
Ecoute, je te prie, écoute-moi, crois-moi,
Mon cœur au désespoir t'assure sur sa foi,
Par les chagrins cruels qu'à l'instant il éprouve,

Chagrins vraiment affreux, ta perte le lui prouve,
 Mes terreurs, mes remords, & le plus vif regret,
 Que ma rivale étoit de ma haine l'objet.
 Du poignard assassin j'eus préservé ta vie,
 Loin de souffrir jamais qu'elle te fût ravie.
 Au couteau meurtrier, j'eus découvert mon sein,
 Ce sein toujours constant, malgré tout ton dédain.

HASTINGS.

Réfléchis, & du ciel frémis de la vengeance.
 Reconnois qu'il est vrai, tu poursuis l'innocence,
 Sans raison, sans motif. Sous ses coups redoublés,
 Nous tombons à l'instant tous les deux immolés.
 Des remords bien cuisans vont être ton partage,
 Et l'horreur de toi-même est ton seul héritage.
 Les filets de la mort sur moi sont étendus,
 Encor un peu de temps, hélas! je ne suis plus.
 Ah! si ton cœur ressent pour moi de la tendresse,
 Je t'en prie, un moment fais treve à ta tristesse,
 Accours à ta maison, tombe sur tes genoux,
 Et loin de moi du ciel détourne le courroux.
 Demande qu'il accorde à mon âme immortelle
 D'être admise au séjour de la gloire éternelle.

ALICIE.

Sur moi laisse tomber un regard de douceur :
 Encor une fois prends pitié de ma douleur.
 Vois les chagrins affreux dont je suis entourée
 Et les remords cruels dont je suis déchirée.

(elle se met à genoux)

Pardon, mon cher Hastings, voudrois-tu m'imputer
Le crime d'un amour que je n'ai pu dompter?
Si tu n'étois pour moi l'objet le plus aimable,
Nous n'aurions jamais vû ce jour abominable.

HASTINGS.

Oh ! leve-toi : je veux avant que de mourir,
Tranquilliser ton cœur , le calme y rétablir.
Contre toi je ne veux former aucunes plaintes,
Ne plus te fatiguer de mes tristes complaints.
Comment peut-on t'en faire, à toi dont le malheur
Intéresse si fort le cœur en ta faveur?
La colère du ciel n'étoit que suspendue,
Sa main terrible, enfin, sur moi s'est étendue.
Dans ses secrets divins il devoit se servir
Aujourd'hui de la tienne, afin de me punir.
Cet arrêt, émané du tribunal auguste,
Je reconnois, Grand Dieu, je conviens qu'il est juste.
Dans ce même moment , se présente à mes yeux
Le tort que je t'ai fait dans son aspect hideux.
Je m'accuse d'avoir avili ta noblesse,
Ta beauté, ta vertu, ta brillante jeunesse.

ALICIE.

Ton repentir, Hastings, me parle en ta faveur,
Je te pardonne, & c'est, oui c'est de tout mon cœur.
O cruel protecteur ! ton âme inexorable
Ne gouterà jamais ce sentiment aimable.

HASTINGS.

Puisque le même sort nous rend deux malheureux,

TRAGÉDIE.

PI

Oublions tous nos torts, pardonnons-nous tous deux.
 Je pardonne ma mort, pardonne mes parjures,
 Mes sermens violés, toutes mes impostures.
 Je te jure ma foi. te proteste en mourant,
 Que mon cœur a pour toi toujours un doux penchant.
 De toi me séparer! ô ma chere Alicie,
 Est plus cruel pour moi que de perdre la vie!
 Réduit à déplorer nos anciennes amours,
 Je conjure le ciel de veiller sur tes jours.

RATCLIFF.

Le tems presse, Milord, le Duc perd patience,
 M'ordonne d'obéir en toute diligence.

HASTINGS.

J'obéis.

ALICIE.

Ce seroit, détestable Tiran,
 Trop de bonté pour toi d'accorder un instant.
 Toi, Dieu juste & vengeur, prends en main ton ton-
 nerre.

* Et rends lui sang pour sang, rends lui guerre pour
 guerre,

Que du crime sans cesse il soit environné,
 Et de spectres hideux, partout accompagné!
 Qu'il reconnoisse un jour combien il est horrible,
 De n'être point à soi dans ce moment terrible!

* *A cette idée Angloise, qui est belle & sublime, on n'a
 trouvé que celle du Poète François qui pût en approcher, on
 a cru devoir s'en servir.*

HASTINGS.

Pourquoi tous ces transports? pourquoi cette fureur?
Elle ne peut servir qu'à déchirer ton cœur.
Ton affreux désespoir, ton état déplorable
Me rendent le fardeau bien plus insupportable.
Adieu, que l'Eternel, dans ton affliction,
Te fasse enfin trouver la consolation.

ALICIE.

Arme-toi d'un poignard, ôte-moi cette vie;
Que ne m'a-t-elle été depuis longtems ravie?
Ainsi se séparer, ô trop malheureux sort!
Par pitié, par pitié, qu'on me donne la mort.

HASTINGS.

Il me reste un conseil à te donner encore.
Ta justice elle-même en ce moment j'implore:
Et je l'implore au nom de nos anciens amours,
De nos malheurs communs, ils le font pour toujours,
Au nom de ce bonheur dont un sort si funeste
Doit te faire jouir dans le séjour céleste.
Redonne à ton amie une place en ton cœur,
Abjure pour jamais tout sentiment d'aigreur.
Obéis, autrement le Ciel, dans sa vengeance,
Pourroit punir un jour ta désobéissance.
Souviens-toi du conseil. Tout est dit désormais:
Adieu, mon Alicie, adieu donc pour jamais.

(Les Gardes emmènent le Lord Hastings.)

SCENE IX.

ALICIE.

seule.

POUR jamais! pour jamais! ah, quelle destinée
De se voir à jamais au malheur condamnée!
Toi rivale odieuse, en ses derniers momens,
Ils ont été pour toi ses tendres sentimens.
Seroit-il donc écrit que tu serois heureuse,
Et moi seule à jamais, à jamais malheureuse?
Tes charmes, tes attraits ont causé mes malheurs,
Tu dois donc éprouver, partager mes douleurs.
Qu'un éternel chagrin s'empare de ton ame,
Empoisonne tes jours, en abrege la trame;
Que la paix, le repos étrangers à ton cœur,
L'empêchent de pouvoir en sentir la douceur;
Va, fuis de ma présence & n'ose plus paroître:
Va, maudissant le lieu, le jour qui t'a vu naître;
Et te trouvant partout sans soutiens, sans amis,
Va-t-en remplir les airs de tes lugubres cris;
Que le jour soit pour toi privé de sa lumière,
Qu'il te rende l'effroi de la nature entière!
Que mes yeux satisfaits puissent enfin te voir
Dans toutes les horreurs du dernier désespoir,
Sur toi-même portant une main meurtrière,
Terminer promptement ton horrible carrière.

Fin du quatrième Acte.

K

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente la rue.)

BELMOUR, DUMONT.

DUMONT.

VOUS l'avez vue, et bien !

BELMOUR.

Oui, je l'ai rencontrée

- Dans la place publique, à tous les yeux livrée
Dans le spectacle affreux du supplice effraiant
Auquel la condamné l'excécrable tiran.
Quelques officiers, leurs suppots méprisables,
Esclaves du pouvoir, toujours impitoiables,
Avec l'air satisfait, marchaient en proclamant
L'Arrêt le plus injuste & le plus révoltant.
La canaille imbécille étoit là dans l'attente,
Les yeux fixés sur elle, & la bouche béante,
Un grand nombre étonné, quand d'autres, plus mé-
chans,
Accourdoient l'accabler de propos insultans
Prononcés d'une voix menaçante & terrible,
Capable d'émouvoir l'ame la moins sensible.

Quelques uns cependant partageoient les douleurs,
Parmi tant de cruels, j'ai vu couler des pleurs :
Mais ce qui fait honte à la nature humaine,
Ces monstres animés d'une rage inhumaine,
Ne l'affouissant pas au gré de leur désir,
Ramassoient de la boue afin de l'en couvrir.

DUMONT.

O tigres enragés ! race toujours nuisible ! . . .
Comment supportoit-elle un état si horrible ?

BELMOUR.

Avec la patience & douceur d'un agneau,
Que, sans se plaindre, on voit tomber sous le couteau.
Elle tenoit la vue à terre imprimée,
Et portoit dans sa main une torche allumée.
Son teint étoit couvert d'une pâle langueur,
Elle sembloit souffrir la plus vive douleur.
Ses cheveux blonds si beaux, & sans art & sans ordre,
Flottoient dessus son cou dans le plus grand désordre.
Ayant marché pieds nuds sur un pavé tranchant,
Tous ses pas paroissoient imprégnés de son sang :
Partout on la voioit, dans ses larmes baignée,
A son horrible sort soumise & résignée,
Les yeux toujours baissés : la douleur, cependant
Se faisant quelquefois sentir trop vivement,
Elle fixoit le Ciel, sembloit avec instance
Implorer sa pitié, demander sa clémence.

DUMONT. /

Grand Dieu ! mon cher Belmour, quand ce spectacle
affreux,
Cruel & fans exemple, a-t-il frappé vos yeux ?

BELMOUR,

Ces jours derniers ; quoique toujours occupé d'elle,
Je n'ai pu lui prouver mon amitié fidèle.
Ah, qu'il m'en a coûté ! vous savez la raison,
Je voulois par mes soins vous tirer de prison.
Il falloit pour cela qu'on vous rendit justice,
Je n'ai pu l'obtenir que le jour du supplice,
Du malheureux Hastings. Ne pouvant donc la voir,
J'ai chargé quelqu'amî de la suivre, & pourvoir
Aux moïens de trouver un moment favorable
De lui tendre en secret une main secourable,
Mais inutilement ; un gardé déloyal
Accompagne ses pas ; d'un ton dur & brutal,
Menace de la mort quiconque approche d'elle,
Pour lui rendre service & lui prouver son zèle,

DUMONT.

Quel infâme pouvoir s'arme de cruauté,
Nous écrase du poids de sa féroceité !
Avec l'aide du Ciel, ici, je fais promesse
De partager son sort, soulager sa détresse.

BELMONT,

Vous ferez-vous connoître ? est-ce un parti bien pris ?

DUMONT,

Qui,

BELMOUR.

Sur un tel sujet vous avez réfléchi?

DUMONT.

Qu'ai-je à craindre?

BELMOUR.

Avez-vous, repondez moi de grace,
Examinez votre ame, & vû ce qui s'y passe?
Etes-vous donc si bien avec vous-même en paix
Que vous ayez banni la vengeance à jamais?
Pouvez-vous d'un mari reprendre l'indulgence,
Et du ressentiment vaincre la résistance?

DUMONT.

Mon cher Belmour, combien de sentimens divers
Agitent mon esprit, sont pour moi bien amers?
Mais pour ne point troubler ma pénible existence,
Pour eux je n'aurai plus que de l'indifférence.
Quelle figure aimable! avec combien d'excès
Je l'aimai, quand je pu vers elle avoir accès!
De quelle volupté mon ame fut saisie,
Quand elle se sentit en extase ravie,
Au moment que mes yeux, avec tant d'intérêt,
Pour la première fois virent ce bel objet,
Ftxèrent à loisir ce si charmant visage,
Des graces le séjour du bonheur le présage!
Alors par un élan subit, impétueux,
Mon ame s'élança des fibres de mes yeux:
A ma vue elle étoit la belle Cornaline
Que le soleil dans l'Inde a mûri dans la mine,

Ou bien que l'Océan de son sein a puisé,
Et qu'il a sur ses bords doucement déposé.
Et pour la façonner fut-il un Lapidaire?
Pour lui donner un prix fut-il un Antiquaire?
J'aurais désiré même augmenter sa beauté,
Impossible. Son Roi n'eut pas plus de bonté.
Cependant, elle a pris, vous le savez, la fuite.

BELMOUR.

Chassez ce souvenir, oubliez sa conduite?

DUMONT.

De ce jour trop affreux le triste souvenir
Dans mon cœur à jamais doit se faire sentir.
Je rencontrai, Belmour, la pauvre malheureuse,
L'instant d'auparavant encore vertueuse;
Quand hélas! condamné par cet événement
A me voir déjà veuf, quoique de son vivant;
Le Roi son ravisseur, tout fier de sa victoire,
Content & satisfait s'en faisoit une gloire.
Il causoit avec elle, assis à son côté,
Elle sembloit l'entendre avec tranquillité,
N'osant lever les yeux; enfin toute éperdue
Sur les passans près d'elle elle arrête la vue.
C'est moi qu'elle apperçoit: qui peindra la douleur
Dont je fus à l'instant pénétré jusqu'au cœur?
Et j'aperçus aussi deux fois par intervalle,
Sa couleur se flétrir, deux fois devenir pâle;
Bientôt après je vis sur son teint s'allumer
Un rouge très ardent qui vint la ranimer.

Alors elle jetta dans sa douleur profonde
Un cri tel qu'il se fit entendre à tout le monde.
Je vois tout ce tems ses pleurs, comme un torrent,
Couler de ses beaux yeux, tomber abondamment.
Ces larmes annonçoient un repentir sincère,
Je crus même entrevoir un instant de colère,
Par ses pleurs attendri le tiran ravisseur
La prioit, conjuroit souvent, avec douceur,
De calmer son chagrin, ne point lui faire injure,
En détournant de lui son aimable figure.
Elle voulut toujours persister à me voir,
Tout le tems que ses yeux purent m'appercevoir.

BELMOÛR.

Et bien, mon cher Dumont, pouviez-vous vous mé-
prendre

A ces larmes qu'alors vous lui voiez répandre ?
Il est vrai qu'Edouard en étoit possesseur,
Mais c'étoit à son rang qu'il devoit son bonheur.
Pour lui son cœur avoit toujours été rébelle ;
A vous, même à présent, il est encore fidèle.
Si ses premiers malheurs n'ont pu suffisamment
Expier tous ses torts, voyez-la maintenant
Errante dans la ville, ~~respice~~ insultée, ^{harcelée}
Sans le moindre secours, des passans maltraitée,
Et la mort sur ses pas. A-t-on, par le malheur,
Été traité jamais avec plus de rigueur ?

DUMONT.

Et comment cette forme, & délicate & noble,

Peut-elle supporter ce traitement ignoble ?
Pour elle les saisons avançoient leur retour
Pour fournir, à l'envi, ses besoins tour-à-tour ;
Quand elle étoit à moi, jamais l'inquiétude,
Par mes soins, ne venoit troubler sa solitude.
Zéphir, qui de son souffle éveille le Printems,
Me paroïssoit pour elle un vent des plus perçants,
Elle dormoit en paix, & reposoit ses charmes ;
Sur le plus doux duvet ; toujours loin des alarmes.
A présent elle n'a pas même un seul endroit
Pour se mettre à l'abri de la rigueur du froid.
A l'âpreté des vents on la voit exposée,
Recevoir sur sa tête une neige glacée,
Qui tombant à flocons, mouillant ses beaux cheveux,
Doit lui faire éprouver un froid bien rigoureux.
Ah ! c'en est trop ; si c'est pour ses fautes passées,
Ses souffrances les ont beaucoup plus qu'effacées,
Que faisons-nous ici ? partons, allons la voir,
Allons la secourir, ne perdons point l'espoir.

BELMOUR.

On dit qu'en ce moment elle parcourt la ville,
Sans pouvoir nulle part trouver un seul asile,
Son garde dur, cruel la laisse aller, venir,
Ne permet que personne aille la secourir
On la voit très souvent éplorée, éperdue,
Au comble du malheur, sur la terre étendue.

DUMONT.

Faisons tous nos efforts, tâchons de l'assister,

Pour adoucir son sort, rien ne doit nous coûter;
Ne différons donc plus, le devoir nous appelle;
Qu'il est doux à remplir, quand on agit pour elle.

SCENE II.

JEANNE SHORE, *seule.*

MON âme soumets-toi, respecte les décrets
Du Ciel, lorsqu'il se venge & punit les forfaits.
N'as-tu pas mérité d'éprouver sa justice,
Après avoir vécu dans le crime & le vice.
Sur toi ne sens-tu pas un poids lourd & pesant,
C'est un torrent qui tombe, & t'écrase en tombant?
Laisse écouler le tems, attends, prends patience,
Espère que le ciel, voyant ta pénitence,
Pour terminer enfin ton trop malheureux sort,
Viendra te déposer dans les bras de la mort.
Quelle tranquillité! quel calme! le bruit cesse
Comme celui du vent, dans le moment qu'il baisse.
Quel changement subit! la haine du tiran
Veut-elle me laisser respirer un instant?
Mon garde fatigué de son pénible office,
Semble se relâcher de son cruel service. . .
Hélas! je n'en puis plus, je me sens affoiblir,
Je chancelle, & déjà ne puis me soutenir.
Ah! voila la maison de ma chère Alicie;
Je peux tout espérer de cette tendre amie.

L

Comme elle aura pitié de mon cruel tourment !
Personne ne me voit, Profitons du moment.
Je ne puis l'espérer d'une longue durée :
La haine s'est déjà trop vivement montrée.

SCENE III.

JEANNE SHORE, UN DOMESTIQUE.

JEANNE SHORE.

EST-il permis d'entrer ? Peut-on me recevoir ?

(En entrant)

LE DOMESTIQUE,

(La repoussant)

Madame en ce moment, ne pourra pas vous voir.

JEANNE SHORE.

Me reconnoissez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! oui ; mais elle ordonne

Que je ne laisse point entrer ici personne.

JEANNE SHORE.

Allez, & dites-lui qu'on voudroit lui parler.

LE DOMESTIQUE.

Madame n'est pas bien, je n'y veux point aller.

JEANNE SHORE.

Nommez lui son amie.

LE DOMESTIQUE.

On ne veut rien entendre;
Vous n'avez pas besoin de plus long tems attendre.

SCENE IV.

JEANNE SHORE, *(Seule.)*

QUE les tems sont changés ! cette porte à present,
Pour moi ne s'ouvre plus avec empressement.
On eût dit autre fois qu'elle étoit dans l'usage
D'échapper de ses gonds pour m'ouvrir le passage.
Mes visites étoient des momens de plaisir,
Et vers moi tous les cœurs je vois accourir.
Ah ! de combien de vœux, j'étois alors comblée ;
D'injures maintenant je me vois accablée.
N'avançons pas plus loin : ici tout comme ailleurs,
Je puis trouver un terme à toutes mes douleurs.

(Elle se couche près de la porte.)

SCENE V.

JEANNE SHORE, ALICIE.

ALICIE, *(En désordre suivie de deux domestiques.)*

QUE vois-je ? & quel est donc cet objet misérable,
Plongé dans cet état honteux & déplorable ?
Pourquoi venir ici, par tes cris forcenés

Accroître le désordre en mes sens consternés?
 Augmenter mes ennuis déjà peu supportables,
 Par tes gémissemens affreux & lamentables?
 Nomme-toi, malheureuse!

JEANNE SHORE.

En effet le malheur

Me poursuit, & me presse avec tant de fureur,
 Qu'il me force à chercher partout de l'assistance
 Dans le pressant besoin & dans la défaillance;
 Dans laquelle je suis, déjà depuis trois jours,
 Pour n'avoir nulle part pû trouver de secours.
 De toi, mon Alicie, hélas! je ne désire
 Qu'un peu de nourriture, & tu peux m'éconduire.

ALICIE.

Et tu viens me prier de te tendre la main,
 De chasser, loin de toi, les horreurs de la faim.
 Je ne te connois pas: parcours les eaux, la terre,
 Où tu prodiguois tout, dans un temps plus prospère.
 Va-t-en observer l'Aigle, observer le Vautour,
 Découvrir leur repaire, & l'horrible séjour
 Où l'on voit les Corbeaux cacher leur nourriture,
 Et va la disputer à leur progéniture:
 Je ne te connois pas.

JEANNE SHORE.

Tu le fais cependant,

Oui, je l'ai vû ce jour, (& c'étoit à l'instant)
 Où j'avois le plaisir d'ouïr mon Alicie,
 M'appeller du doux nom de la meilleure amie,

Dans cette amitié tendre il sembloit que les jours
Que nous passions ensemble, étoient toujours trop
courts.

Quel plaisir elle avoit à répéter sans cesse
Que je serois toujours l'objet de sa tendresse ;
Aimant à m'assurer qu'à tout ce qu'elle avoit
De plus cher dans le monde, elle me préféroit

ALICIE.

Qu'entends-je ? que dis-tu ? ah ! c'est toi malheu-
reuse

Cette femme autrefois, si fière, si fameuse !
Ah ! oui, je te connois, c'est toi, cette beauté
Qui dans mes foibles sens le désordre a jetté !
Je n'ai plus rien au monde, ôte-toi de ma vue :
Ce que j'ai tant aimé n'est plus ; tu m'as perdue.
O meurtre épouvantable ! ô malheureux Hastings !
Victime d'un injuste & barbare destin,
Regarde cette tête, & livide, & sanglante,
Vois-là, vois comme elle est terrible & menaçante ;
Vois-tu tous ces éclairs qu'elle lance sur moi ?
Retire-toi, ta vue inspire de l'effroi.

JEANNE SHORE.

A toi j'ai tout remis, en toute confiance,
Je t'en donne aujourd'hui l'entière jouissance,
Donne-moi seulement de quoi me soutenir,
Ou bientôt devant toi tu me verras mourir.

ALICIE.

Non n'attends rien de moi ; va, supplie, intercède

Près de ton Edouard : qu'il accoure à ton aide ;
Implore le secours de tous ces courtisans
Qui jadis, à genoux, te prodiguoient l'encens.

JEANNE SHORE.

Prends pitié de ma peine, hélas ! je t'en conjure,

ALICIE.

De la pitié pour toi ? non, non, je t'en assure,
De mon cœur pour toujours j'ai banni l'amitié,
N'espère donc jamais m'inspirer de pitié,
Près d'une misérable à quoi peux-tu prétendre ?

La misère est de moi ce que tu peux attendre.

Je ne connois plus qu'elle, elle est mon élément,

Et je veux m'en couvrir comme d'un vêtement.

Toujours à mes côtés on la voit à toute heure,

Elle habite en ces lieux, c'est ici sa demeure ;

Sous son toit le Hibou, du fonds de son réduit,

Fait ses lugubres cris entendre chaque nuit ;

Pour elle le soleil a perdu sa lumière.

Les horreurs de la nuit la couvrent toute entière.

Les airs sont obscurcis par des spectres hideux,

Et d'effroyables cris font retentir ces lieux.

Paix . . . écoute un moment . . . ne viens-tu pas

d'entendre

Sur ta tête à l'instant quelque chose se fendre ?

Ne l'apperçois-tu pas vaciller, s'ébranler,

A tomber elle est prête . . . elle va s'écrouler . . .

Elle vient de tomber, sa chute j'ai sentie,

Et je sens que ma tête en est appesantie . . .

Écoute mon conseil . . . mets fin à ton malheur :
Arme toi d'un poignard, & perce-toi le cœur.
Crois-moi, délivre-toi de ta triste existence ;
Et ne fatigue plus mes yeux de ta présence :
J'imité ton exemple, & je marche après toi . . .
De flamme un tourbillon s'élève autour de moi,
Sa couleur est bleuâtre ; & je suis abimée
Dans des torrents de feu, de sang & de fumée.
Horrible tronc sans tête, Helas ! c'est mon Hastings,
Ah ! près de lui vois-tu son cruel assassin,
Tu vois qu'il vient à moi. Retire-toi bien vite . . .
Je pars, je vais, je cours, je vole à sa poursuite.

(Elle sort avec fureur ; ses domestiques la suivent.)

SCÈNE VI.

JEANNE SHORE, *seule.*

AH ! quel délire affreux, je ne la connois plus,
Ses sens & sa raison sont tout-à-fait perdus.
Malheureuse Alicie, ah ! pauvre infortunée,
Je ne suis pas la seule au malheur condamnée.
Fais sur elle, Grand Dieu ! fais tomber un regard,
Daigne lui pardonner ses torts à mon égard.
Ma triste fin approche ; & mes yeux s'affoiblissent :
Le trouble est dans mes sens, mes forces défaillissent.
Je vois devant mes yeux des ombres réfléchir . . .
C'en est fait, je succombe, & je me sens mourir.

Terre ouvre-moi ton sein ; que ne puis-je y descendre.

O bonheur éternel ! tu te fais trop attendre.

(Elle se couche par terre.)

SCENE VII.

JEANNE SHORE, SHORE, BELMOUR.

BELMOUR.

C'EST donc toi que je vois : ton destin ne peut pas,
 Dans toute son horreur, te réduire plus bas.
 Lève, lève les yeux, ô pauvre pénitente !
 Ah ! combien ton malheur te rend intéressante.
 Où sont tous tes amis, & de tes heureux jours
 Les anciens compagnons dont le nombreux concours
 Aimoit à partager tes plaisirs, ta dépense,
 Ne te quittoit jamais qu'avec répugnance ;
 Ils venoient enlacer leurs bras entre les tiens,
 Te ferrer tendrement, te presser sur leurs seins.
 Voilà ce que ja lis ils étoient ; mais tout passe,
 Les choses à présent ont bien changé de face.
 Telle est notre conduite, ô malheureux mortels,
 Nos joars ne font que flux, reflux continuels.

JEANNE SHORE.

Ils sont loin, en effet, mon horrible misère
 Est un objet pour eux qui ne les touche guère.

TRAGÉDIE.

Mais toi, mon cher Belmour, de moi tu prends pitié;
Et tu viens me donner des preuves d'amitié:
Retire-toi, crois-moi, la place n'est pas sûre,
Il pourroit t'arriver quelque triste aventure.
Laisse-moi mourir seule; ah! je n'ai plus d'espoir:
Tout secours de ta part n'est plus en ton pouvoir.

BELMOUR.

Fais un effort sur toi, lève encore la tête,
Ouvre & lève les yeux; vois-tu cet homme honnête,
Ce fidèle Dumont qui, d'un aussi grand cœur,
A fait preuve pour toi de zèle & de valeur,
Vois l'ardeur qui l'anime, il accourt & s'empresse
Pour venir soulager ton horrible détresse.

JEANNE SHORE,

(se levant & regardant autour d'elle.)

Dumont! le Ciel a donc bien voulu m'exaucer,
Ma résignation daigné récompenser.
Il semble que son nom me rappelle à la vie,
D'un doux contentement que mon ame est ravie.
Il a donc le bonheur d'échapper au danger
Qu'il couroit pour avoir osé me protéger.

BELMOUR.

Oui, mais reconnoissez cet ange tutélaire,
Au bonheur de vos jours, jadis si nécessaire.
Aujourd'hui devant vous il vient se présenter,
Le pardon dans le cœur; il vient vous l'apporter.

JEANNE SHORE.

Dites-moi, quel est-il? O vision horrible!
Belmour, c'est mon Epoux, O quel moment terrible!

M

(Elle tombe.)

SHORE.

Ne la voiez-vous pas prête à s'évanouir ?
Approchons, mon ami, allons la secourir.

BELMOUR.

Cet accident auquel nous pouvions nous attendre,
Dans son affreux état, ne doit point nous surprendre.
Le sang reprend son cours, revient la ranimer,
Et son visage éteint commence à s'animer.

SHORE.

(La relevant.)

Relevons doucement cette charmante femme.

JEANNE SHORE.

Ah ! que vois-je, Belmour ?

BELMOUR.

Etes-vous mieux, Madame ?

JEANNE SHORE.

Oui, mais mon pauvre cœur est pénétré d'horreur.

BELMOUR.

Pourquoi, C'est votre Epoux, des Epoux le meilleur.

JEANNE SHORE.

Préserve-moi, Belmour, de cette ombre inquiète :
A s'élancer sur moi je la vois toujours prête.

BELMOUR.

Il est vivant : c'est lui, levez, levez les yeux,
Dans lui vous ne verrez que regards gracieux,

JEANNE SHORE.

Que les miens ne sont-ils fermés à la lumière ?
Que n'ai-je vû la fin de ma triste carrière ?

SHORE.

Pour toi serais-je donc un si terrible objet,
Que tu ne puisses plus me voir qu'avec regret ?
Devenu pour le monde un fardeau qu'on abhorre,
Pourquoi suis-je forcé de te revoir encore.

JEANNE SHORE.

O toi, mon cher Epoux, hélas ! est-ce bien toi,
Que j'ai tant offensé que je vois devant moi ?
Montagnes, tombez donc sur une criminelle
Couverte pour jamais d'une honte éternelle ;
Et vous, rochers affreux, puissiez-vous vous ouvrir,
Dans vos antres profonds puissiez-vous m'engloutir ;
Et toi, nuit, aux mortels cache une infortunée
Aux remords, à la honte, à la mort condamnée ;
Couvre-moi de ton ombre, & puissent pour toujours
Tes voiles ténébreux envelopper mes jours !

SHORE.

Tourne sur moi les yeux, & cesse de te plaindre ?
Pourquoi ce noir chagrin ? Tu n'as plus rien à craindre.
Ne laisse plus aller ton ame au désespoir,
Ma chère, écoute-moi, reprend un peu d'espoir,
Rejette loin de toi ces lugubres idées,
Aliment éternel de fautes oubliées :
Perds-en le souvenir, cesse de t'agiter,
Jette-toi dans mes bras, sur moi tu peux compter.
Reviens à ta maison, & crois, ma bonne amie,
Qu'étant encore à toi tu n'en es point sortie.
Je veux tout oublier, j'y veux suivre tes pas,

Le cœur toujours rempli de tes divins appas,
Tandis que le moment nous paroît favorable,
Quitte ce lieu honteux, & si peu convenable.

JEANNE SHORE.

Je veux, mon cher époux, je dois vous obéir.

SHORE.

Aide-toi, sur mon bras tu peux te soutenir

JEANNE SHORE.

Ah Dieu! je n'en puis plus, je n'ai trouvé personne
Qui vienne à mon secours, & chacun m'abandonne.

SHORE.

O monstre impitoyable!

JEANNE SHORE.

Hélas! je vais mourir.

SHORE.

Cruel chagrin! c'est toi qui seul la fais périr!
Voudras-tu donc toujours t'abreuver de ses larmes?
A la persécuter peux-tu trouver des charmes?
Prends confiance en moi, rends la paix à ton cœur,
Crois-moi, tu peux encore espérer le bonheur. . .
Elle ne m'entend plus; la tristesse s'empare
De ses sens presque éteints, & sa raison s'égare,

SCENE VIII.

LES PRECEDENTS, CATESBY, GARDES,

CATESBY, *(aux Gardes)*

ARRETEZ-les tous deux, ces traitres à l'Etat.

BELMOUR.

Contre nous que veut dire un pareil attentat?

(Les gardes les arrêtent)

CATESBY.

Ne vous trouvons-nous pas à porter assistance,
Malgré que son Altesse en ait fait la défense,
A cette indigne femme, en venant partager
Son infâme conduite, ôsant la protéger.

SHORE.

L'infamie à jamais retombe sur la tête,
De l'injuste pouvoir méprisable interprète !
Femme plus vertueuse, en connus-tu jamais ?
Celle qui t'a porté, que seroit-elle auprès ?

CATESBY.

Dans des gens tels que vous trouver tautd'impudence!
Nous saurons bien punir une telle insolence.
Emmenez-les tous deux.

SHORE.

Est-il venu ce jour,
Que la trahison soit la vertu de la Cour ?

JEANNE SHORE.

Et quel homme voudroit vivre sous un régime
Qui condamne à la mort une telle victime ?
Qui pourroit un moment y penser sans frémir ?
Avec elle je veux, je demande à mourir.

CATESBY.

Qu'on les mene en prison : quant à cette adultère
Qu'elle termine ici sa honteuse carrière.

JEANNE SHORE.

Non, non, je ne veux point de lui me séparer :
Des jours comme les siens, pour moi doit-il livrer ?
(Le suivant, au moment que les gardes l'emmenent.)

SHORE. *(Il s'échape de ses gardes.)*

Lâches retirez-vous, la mort est sur sa tête,
Et déjà pour frapper son dernier coup s'apprête,
Sa main prise du froid précurseur de la mort,
Me pousse & me retient avec un tel effort,
Qu'il ne me reste plus que l'attente cruelle
Du moment où je vais être séparé d'elle.

JEANNE SHORE.

O Ciel ! je t'en conjure, arrête ton courroux,
Qu'il tombe sur moi seule, épargne mon époux ;
Ce coup devoit-il donc combler ma destinée,
Avec tant de fureur contre moi déchainée.
Ministres de la mort, je m'en vais obéir
Au cruel protecteur, Ah ! laissez moi mourir.

SHORE.

Pourquoi, lorsque sur moi tu veux fixer la vue,
Parois-tu donc, ma chère, être si fort émue ?

TRAGÉDIE.

Qu'est-ce qui te retient? parle, dis-moi pourquoi.

JEANNE SHORE.

O mon époux, pardon, hélas! pardonnez-moi.

SHORE.

Tu demandes pardon, ô mon aimable femme!

Oh! oui, je te pardonne, & de toute mon ame;

Et que le Ciel aussi daigne te pardonner,

Qu'il vienne tes tourmens à la fin terminer.

Et quand je fermerai les yeux à la lumière,

Qu'il daigne m'accorder qu'à mon heure dernière

Mon sort ressemble au tien, que nous soions heureux,

Ou tous les deux ensemble, à jamais malheureux.

JEANNE SHORE.

Déjà je n'y vois plus. . . mon ame est satisfaite. . .

Quel doux espoir! . . . je n'ai plus rien qui m'in-
quiète.

Aurois-je quelque chose à pouvoir vous offrir? . . .

Il ne me reste plus que mon dernier soupir. . .

Ciel! prend pitié de moi! *(Elle meurt.)*

BELMOUR.

Sa belle ame éprouvée

Au creuset du malheur, de ses fautes lavée,

Digne de son auteur, s'envole dans le Ciel,

Prendre possession du bonheur éternel.

SHORE.

O toi ma bien aimée, & que mon cœur adore,

Toi que ne voyant plus, je crois revoir encore,

Malheureux que je suis! hélas! c'en est donc fait.

JEANNE SHORE.

Et quel homme voudroit vivre sous un régime
Qui condamne à la mort une telle victime ?
Qui pourroit un moment y penser sans frémir ?
Avec elle je veux, je demande à mourir.

CATESBY.

Qu'on les mene en prison : quant à cette adultère
Qu'elle termine ici sa honteuse carrière.

JEANNE SHORE.

Non, non, je ne veux point de lui me séparer :
Des jours comme les siens, pour moi doit-il livrer ?
(Le suivant, au moment que les gardes l'emmenent.)

SHORE. *(Il s'échape de ses gardes.)*

Lâches retirez-vous, la mort est sur sa tête,
Et déjà pour frapper son dernier coup s'apprête,
Sa main prise du froid précurseur de la mort,
Me pousse & me retient avec un tel effort,
Qu'il ne me reste plus que l'attente cruelle
Du moment où je vais être séparé d'elle.

JEANNE SHORE.

O Ciel ! je t'en conjure, arrête ton courroux,
Qu'il tombe sur moi seule, épargne mon époux ;
Ce coup devoit-il donc combler ma destinée,
Avec tant de fureur contre moi déchainée.
Ministres de la mort, je m'en vais obéir
Au cruel protecteur, Ah ! laissez moi mourir.

SHORE.

Pourquoi, lorsque sur moi tu veux fixer la vue,
Parois-tu donc, ma chère, être si fort émue ?

Qu'est-ce qui te retient? parle, dis-moi pourquoi.

JEANNE SHORE.

O mon époux, pardon, hélas! pardonnez-moi.

SHORE.

Tu demandes pardon, ô mon aimable femme!

Oh! oui, je te pardonne, & de toute mon ame;

Et que le Ciel aussi daigne te pardonner,

Qu'il vienne tes tourmens à la fin terminer.

Et quand je fermerai les yeux à la lumière,

Qu'il daigne m'accorder qu'à mon heure dernière

Mon sort ressemble au tien, que nous soions heureux,

Ou tous les deux ensemble, à jamais malheureux.

JEANNE SHORE.

Déjà je n'y vois plus. . . mon ame est fatiguée. . .

Quel doux espoir! . . . je n'ai plus rien qui m'in-
quiète.

Aurois-je quelque chose à pouvoir vous offrir? . . .

Il ne me reste plus que mon dernier soupir. . .

Ciel! prend pitié de moi! *(Elle meurt.)*

BELMOUR.

Sa belle ame éprouvée

Au creuset du malheur, de ses fautes lavée,

Digne de son auteur, s'envole dans le Ciel,

Prendre possession du bonheur éternel.

SHORE.

O toi ma bien aimée, & que mon cœur adore,

Toi que ne voyant plus, je crois revoir encore,

Malheureux que je suis! hélas! c'en est donc fait.

Je n'ai plus rien de toi qu'un visage défait,
 Pâle, défiguré ; quel moment exécration,
 Jour à jamais affreux ! ô jour épouvantable,
 Si mon dernier soupir pouvoit se joindre au tien,
 S'exhaler sur ta bouche, ô mon unique bien !
 Que je serois heureux ! faut-il qu'on nous sépare ?

*(Dans ce moment les gardes
 l'emmenent :)*

Est-il donc cruauté plus grande & plus barbare ?

Adieu. *(Il l'embrasse)*

(Aux gardes)

Exécutez les ordres du tiran ;
 Ou les fers ou la mort ; je suis prêt à l'instant :

BELMOUR.

Que celui qui sera témoin de cet exemple,

Et terrible, & frappant, à loisir le contemple.

Qu'il le fasse passer dans les tems à venir,

Qu'il fasse à ses enfans très fortement sentir

Que des crimes pareils ne pourront satisfaire,

Jamais être expiés par la peine ordinaire ;

Puisqu'un aussi sincère, aussi grand repentir

N'a point calmé le Ciel & na pu le fléchir,

Ni désarmer son bras & sauver la coupable

D'un supplice honteux & d'une mort semblable.

Fin du cinquième & dernier Acte :



